Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Pinto ou La journée d'une conspiration [Document électronique] / par L.-Népomucène Lemercier,...

AVERTISSEMENT, 1ERE EDITION

p3

La comédie de Pinto, composée il y a plus de
deux ans, est la première en ce genre.
Je l' ai faite en vingt-deux jours, dans l' intervalle
de longs travaux de poésie. On peut n' être pas de
l' avis du misanthrope, qui pense que le temps ne
fait rien à l' affaire. Si j' eusse mis plus de temps
à écrire cet ouvrage, le style en serait meilleur ;
mais la nouveauté de mon entreprise rendant sa
réussite très-douteuse, m' exposait à regretter des
soins inutiles, et je n' ai pas voulu les prendre.
Il eût été facile de bâtir sur la conjuration du
duc de Bragance un drame bien triste, dont le
succès n' eût pas été disputé.
Ma seule ébauche de quelques portraits historiques

p4

me prouve que de grands tableaux en ce genre
produiront un effet théâtral, digne de la scène
comique. J' espère un jour en convaincre ceux même
qui m' attaquent toujours, parce que je ne me défends
jamais.
J' ai voulu présenter au public le spectacle des
mouvemens intérieurs d' une conjuration, non
l' appareil extérieur d' un fait héroïque qui eût
ébloui le vulgaire. Mon dessein était de montrer
que les intrigues politiques font quelquefois
descendre les plus hauts personnages aux dernières
bassesses.
Les hasards étrangers au sujet principal, servent

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

dans mon plan à prouver que la réussite des conspirations dépend de mille circonstances impossibles à prévoir.
Le personnage de Lopez Ozorio, homme sans moeurs, m' a beaucoup servi ; un espagnol tendre et respectueux n' aurait pu tenter l' entreprise nocturne qui jette en un si grand péril la famille de Bragance.
J' ai introduit un moine, parce qu' il rappelle les moeurs du pays où se passe l' action ; je lui ai donné des vices, parce qu' un honnête religieux ne se mêle d' aucune intrigue.
L' archevêque de Bragues n' est point avili par sa

p5

crédule sécurité au milieu des dangers qui l' environnent ; il n' est que comique. Qui n' a vu de ces hommes dont la confiance s' endort sur les appuis de leur pouvoir comme sur un lit dont les ais sont prêts à se rompre ? Beaucoup de gens d' esprit ne se sont réveillés qu' après les secousses.
L' ignorance m' a reproché d' avoir dégradé le ministre : Vasconcellos fut un oppresseur de tous les ordres de l' état, qui égorgea la noblesse portugaise ; un lâche qui, au moment de ses périls, se cacha sous un tas de papiers, au fond d' une armoire.
On s' est efforcé de comparer Pinto à Figaro. Le barbier parle sans cesse, très-spirituellement, pour obtenir une dot ; Pinto dit peu de chose, et donne un royaume à son maître. Quels rapports trouve-t-on entre ma comédie et celle du célèbre Beaumarchais ?

ACTE 1ER SCENE 1ERE

p7

Le théâtre représente une forêt. -les personnages sont en habit de chasse.
Le duc de Bragance, Madame Dolmar.
Madame Dolmar *fuyant.*
alte-là, monsieur le duc ! Cesserez-vous bientôt de me poursuivre ?
Le Duc.

Quand vous cesserez de me fuir.
Madame Dolmar.
Oh ! Vous ne m' atteindrez pas.

p8

Le duc.
Je le crains, et naturellement si légère... mais
faisons un traité.
Madame Dolmar.
Je ne veux pas approcher d' un souverain.
Le Duc.
Est-ce que je le suis ?
Madame Dolmar.
On dit à la cour que vous prétendez à le devenir.
Le Duc.
Mensonge !
Madame Dolmar.
Tenez, la maîtresse d' un roi...
est souvent celle du royaume. Ainsi, que je règne
jamais, vous règnerez : mais en vérité, je préfère
au sceptre de Lisbonne mon duché de Bragance et
le nom de votre amant.
Madame Dolmar.
Vous ne le porterez point.
Le Duc.
Osez donc parler encore de ma puissance ! Moi,
l' humble rival de mon secrétaire Pinto, que vous
me préférez.
Madame Dolmar.
Sans doute. C' est un homme ennemi des cabales, loyal,
uni, bon, qui n' aime que moi, ne songe qu' à moi,
et n' a pas la moindre malice dans le coeur. Mais
vous ! Je rougis de répéter les contes que l' on
débite : que vous nourrissez des projets ambitieux ;
que vous tirerez de la poussière de vieux titres
pour vous faire roi ; que l' on souffle la discorde

p9

en votre nom ; que, peu content de plaire et de
jouir, de vivre au milieu d' amis qui ne vous flattent
point, et de femmes qui vous choisissent pour
vous-même, vous sacrifierez ces avantages au frivole
orgueil de porter un sceptre bien lourd, de vous
casser la tête dans les affaires, de vous entourer
de graves menteurs qui vous courtisent, de pédans
qui vous conseillent, et de femmes qui vous cèdent
par vanité, par peur ou par avarice.
Le Duc.
Vains bruits que tout cela ! Ne m' accusez pas de
courir après les faveurs de la fortune, quand je

ne soupire qu' après les vôtres.
Madame Dolmar.
Arrêtez, arrêtez ! Voici Alvare.
ACTE 1ER SCENE 2

Le duc, Madame Dolmar, Alvare.
Le Duc.
Alvare, eh bien ! Où sont nos chasseurs ?
Alvare.
Fort loin. Le bois est coupé de fondrières, de torrens, et je n' ai pu les atteindre.
Madame Dolmar.
Les insensés ! N' avoir pas seulement fait halte avec nous : c' est ce comte de Commines qui les pousse.
Le Duc.
Quelle joyeuse vie on mène au château d' Almada ! Nulle

langueur, nul moment perdu. Chasse, jeux, festins, fêtes, de bons amis, des femmes, et la vie d' épicure... vivent l' indépendance et la joie !
Alvare.
La nôtre sera bientôt troublée.
Madame Dolmar.
Pourquoi ?
Alvare.
Le duc part demain pour Madrid.
Le Duc.
Demain, oui ; je pars demain.
Madame Dolmar.
La duchesse ne devait-elle pas vous faire ici ses adieux ?
Le Duc.
Je l' attends : le trajet qui sépare ce lieu de la ville n' est pas long, et je ne veux pas donner matière aux discours par ma présence à Lisbonne. Ma prudence confondra la malignité.
Alvare.
Ces enragés espagnols ! Je les hais ! Je voudrais de bon coeur que toutes les vues qu' ils vous prêtent fussent réelles.
Le Duc.
Fi !
Alvare.
Je vous servirais de mon épée.
Le Duc.
Ne dites pas cela.
Alvare.
Je me ferais mettre en pièces pour vous.

p11

Le Duc.
De grâce...
Alvare.
Tel que vous me voyez j' abhorre et Philippe, et
son ministre, et le secrétaire d' état, ce méchant
Vasconcellos, son agent en Portugal.
Le Duc.
Chut !
Alvare.
Je le déclare hautement, moi.
Le Duc.
Prenez garde ; c' est vous perdre.
Alvare *bas au duc.*
vous croyez... Madame Dolmar est sûre.
Le Duc.
Mais étourdie.
Madame Dolmar.
Parlez librement ; quoiqu' attachée à la vice-reine,
je vous suis dévouée, vous le savez : mais dites-moi,
madame la duchesse est-elle du voyage à Madrid ?
Le Duc.
Cette idée de notre séparation jointe aux impostures
répandues sur moi, les intrigues de la cour, tout
l' afflige. Je n' ose la conduire à Madrid ; le train
de cette ville lui déplairait.
Madame Dolmar.
Et alarmerait votre jalousie...
Le Duc.
Sa vertu...

p12

Madame Dolmar.
Madrid est le pays aux aventures, aux symphonies
nocturnes ; cela tourne la tête d' une femme.
Le Duc.
La mienne m' aime tendrement. Les attachemens des
femmes les garantissent mieux encore que leurs
principes. Leur coeur a plus d' un assaut à soutenir :
quand la seule vertu le défend, on y fait brèche ;
quand c' est l' amour, la place est imprenable.
Madame Dolmar.
Pour moi, qui ne veux aimer personne, la vertu me
fait donc courir bien des risques.
Le Duc *bas à Madame Dolmar.*
Pinto vous en garantira.
Madame Dolmar.
Que disions-nous de la duchesse ?
Le Duc.
Qu' elle a le goût de la retraite et de l' étude.

Elle serait même à présent dans ses terres, sans son amitié pour la vice-reine qui la retient à Lisbonne.
Madame Dolmar.
Respectable femme ! Occupée de sa fille, avide de lecture, étrangère à tous les plaisirs de son âge et de son rang. Quelle différence entre elle et moi, qui n' ai pas le temps de penser et à peine de sentir ! Mais je m' amuse et je ris... qu' avez-vous donc ?
Le Duc *préoccupé.*
rien...
Alvare.
Monsieur le duc...

p13

Le Duc.
Quoi ?
Alvare.
Vous n' imaginez pas que je me sois compromis par mon emportement ?
Le Duc.
à l' avenir, soyez plus sage.
Alvare.
Que voulez-vous ! Je ne ménage rien quand la colère m' emporte.
Le Duc.
Eh ! Voici Pinto avec ma chère fille.

ACTE 1ER SCENE 3

Le duc, Madame Dolmar, Alvare, Pinto, dona Flora Catharina, une dame de compagnie.
Pinto.
Monseigneur, nous précédons madame la duchesse.
Flora *au duc.*
que j' avais hâte de vous revoir, monsieur !
Le Duc.
Embrasse-moi, ma fille. ô mes amis ! Voilà mon orgueil, mes délices. Charmante modestie ! Elle cherche un refuge dans mon sein, contre un embarras qui l' honore... dites-moi si toutes les vanités de la terre valent ces plaisirs que me prodigue la nature ?

p14

Flora.
J' ai bien souffert de votre longue absence, et vous nous quittez encore, m' a-t-on dit ?
Le Duc.
Peu de temps, j' espère.
Flora.
Conduisez-nous en Espagne, monsieur ; ne nous séparez pas de vous.
Le Duc.
Je ne le puis.
Flora.
Et vous dites aimer votre fille !
Le Duc.
Plus que ma vie.
Madame Dolmar.
Aimable enfant !
Flora *à Madame Dolmar.*
joignez-vous à mes prières... reprochez-lui sa dureté... il nous abandonne, moi, ma mère... j' en ai pleuré toute la nuit.
Alvare.
En effet, si le voeu du roi vous appelle, pourquoi fixer votre famille à Lisbonne ?
Flora.
C' est ce que je dis.
Madame Dolmar.
Consentez et emmenez-la : ce voyage ne sera plus pour vous qu' une partie de plaisir.
Flora.
Madame a raison.

p15

Pinto.
Nul obstacle, monseigneur ; donnez vos ordres pour les préparatifs.
Flora.
Oui, monsieur, oui, mon père.
Le Duc.
Il m' est douloureux de vous refuser.
Pinto *bas au duc.*
congédiez... congédiez.
Le Duc.
Hé ! Les chevaux sont-ils prêts ?

ACTE 1ER SCENE 4

Les mêmes, un piqueur.
Le Piqueur *entrant.*
oui, monseigneur.

Le Duc.
Allez, mes amis, je vais dire un mot à la duchesse,
et vous rejoins à l' instant même ; madame,
excusez-moi. Et vous, madame, conduisez Flora,
faites-lui voir la rive du Tage, et les belles
forêts qui avoisinent le château.
Madame Dolmar.
Flora monte-t-elle à cheval ?
Le Duc.
Doucement : elle ne joint pas comme vous aux grâces
de son sexe la force et les habitudes du nôtre.

p16

Madame Dolmar.
Oh bien ! Je lui sers de maître et je vais lui
montrer... ne craignez pas ! Nous serons là,
madame et moi.
Flora *au duc.*
nous vous reverrons bientôt ?
Le Duc.
Je ne tarderai pas.
Madame Dolmar.
Je veux rendre mes devoirs à la duchesse, dites-le
lui bien.
Alvare.
Moi, la saluer ! Vous nous retrouverez tous au
chemin des grands taillis.
Le Duc.
Plaisir et bonne chasse ! Voilà le mot d' ordre.

ACTE 1ER SCENE 5

Pinto, le duc.
Pinto.
Monseigneur, ils vont venir ; je cours les attendre
et les guider, de peur qu' ils ne soient aperçus.
La partie est liée ; madame la duchesse, qui
s' avance, vous dira où nous en sommes.
Il sort.

ACTE 1ER SCENE 6

p17

Le duc, la duchesse.

La Duchesse.
Il est temps de vous déterminer, monsieur ; les obstacles de la part de la cour augmentent à toute heure. Je viens fixer s' il se peut votre irrésolution dangereuse. Demain l' amiral Lopez Ozorio, envoyé d' Espagne, croit vous emmener à Madrid ; demain il faut que tout éclate.
Le Duc.
Il faut que tout reste en paix comme aujourd' hui.
La Duchesse.
Qu' est-ce à dire, monsieur ?
Le Duc.
Laissons, laissons-là nos chimères.
La Duchesse.
Est-ce ainsi que vous nommez de nobles projets d' élévation ?
Le Duc.
Qui me feraient donner le nom de rebelle.
La Duchesse.
Celui de libérateur.
Le Duc.
Croyez-moi, madame, dépouillez les choses des grands mots dont vous les enveloppez. Que désirez-vous ? Me faire roi ! Eh bien ! Plus j' y pense, moins je me trouve propre à faire ce métier.

La Duchesse.
Je ne comprends rien à ce langage.
Le Duc.
Je n' en ai pourtant jamais changé ; et vous vous obstinez à ne pas l' entendre, à m' engager dans une conspiration infernale.
La Duchesse.
N' êtes-vous pas touché du malheur des portugais ?
Le Duc.
Du moins je n' en suis pas l' auteur.
La Duchesse.
êtes-vous insensible au zèle des grands pour votre cause ?
Le Duc.
Les grands ne m' aiment pas plus qu' un autre ; ils me jettent en avant, parce que mon nom les appuie. Le duc de Villaréal, le marquis d' Aveiro, leur conviennent autant que moi. Tenez, tenez, j' abdique volontiers en leur faveur.
La Duchesse.
Raillez-vous ? Quoi ! à la veille d' un jour si désiré, d' une conjuration prête à éclore... après tant de soins que j' ai pris ! ...
Le Duc.

On rompt des projets plus avancés, et j' ai changé
d' avis.
La Duchesse.
Comment ?
Le Duc.
Lorsqu' à mon lever j' ai vu ce beau ciel, ces
prairies, ces champs peuplés de paisibles
cultivateurs, ce réveil de la nature, et cette
riante jeunesse animant de la voix et du

cor leurs chevaux, leurs chiens fidèles, lorsque
j' ai respiré l' air embaumé du matin, que votre
image est venue rendre à mes yeux mon habitation
plus belle et le jour plus pur, mon coeur a palpité
vivement ; il était plein de bonheur, de joie. Ces
douces émotions m' inspiraient un mépris, un dégoût
profond pour de maudites manoeuvres... excusez-moi,
je frémis sur les dangers de votre ambition.
La Duchesse.
Que sert donc ce rendez-vous donné, cet entretien
promis à quelques membres de notre conseil secret ?
Le Duc.
à rien, madame. La perspective éloignée du trône
m' a d' abord séduit comme un sot ; maintenant que
je suis prêt à y monter, je sens que je m' y tiendrais
mal.
La Duchesse.
Quels étranges sentimens !
Le Duc.
Ils vous paraissent bien rampans, bien vulgaires :
mais que faire d' un homme emmailloté dans tous
les préjugés, qui craint les divisions, qui aime
le repos, la vertu, sa patrie et sa femme comme
un bon bourgeois de Lisbonne ? Pour vous qui avez
une tête forte, cela vous fait pitié, je le vois.
Là, en bonne foi, suis-je de caractère à former
des brigues ? D' ici à l' exécution, je ferai, si je
m' en mêle, une quantité de maladresses, et comme
il y va de la tête...
La Duchesse.
Et comme infailliblement vous la risquez en vous
endormant au lieu d' agir...
Le Duc.
Mille et mille difficultés se présentent...

La Duchesse.
Ainsi votre esprit s' environne de tous les obstacles
qu' il se crée ; et si vous n' en aviez de véritables
à surmonter, où serait la gloire de l' entreprise !
Mais il n' est point de périls dont votre courage
s' étonne ! Que m' objectez-vous donc ? Les dispositions
du peuple ? Elles sont tournées en votre faveur.
La surveillance du secrétaire d' état ? Elle est
trompée par l' activité de Pinto. Les partis qui
divisent l' empire ? Ils sont prêts à s' unir pour
vous contre la tyrannie castillane. Vos amis vous
servent en aveugles. Dites un mot, tous les bras
sont armés ; cependant quelle est votre indolence !
Elle vous livre à vos ennemis, à la risée d' une
cour qui vous flatte pour vous attirer et vous
perdre. Le secrétaire d' état Vasconcellos est
trop habile pour n' avoir pas d' avance forgé les
chaînes qui vous attendent à Madrid. Peut-être...
oui, votre mort peut-être est résolue. Au point
où vous voilà, choisissez, de régner ou de périr.
Le Duc.
Eh bien ! Je périrai s' il le faut ; mais je
n' entraînerai pas dans ma ruine des amis, une
épouse et ma fille. Madame, non, vos craintes ne
sont pas des argumens. Je ne m' engagerai pas dans
ce dédale d' intrigues... que gagnerai-je à cela ? ...
jamais plus brillante destinée ne seconda les
désirs d' un homme. Né dans un rang illustre, riche
des revenus de provinces entières, universellement
estimé, chéri, entouré des heureux que je fais,
heureux moi-même, ma vie est un continuel
enchaînement d' honneurs acquis et de tranquilles
jouissances. Que faut-il de plus ? J' échangerais
ma douce existence contre un vain titre de roi ?
Je frayerais ma route à travers les haines, les
ruses, les bassesses, les

meurtres, nécessités cruelles des renversemens
politiques ! Favorisé du ciel, si je n' obtenais
pas pour tout prix la mort d' un vil conspirateur
dont la rage pousse avec lui sur l' échafaud toute
sa famille proscrite.
La Duchesse.
Les portugais seront bien payés de leur confiance
en votre personne !
Le Duc.
S' il faut les défendre en soldat, je suis prêt ;
mais me jeter à la tête d' un parti qui me couronne,
c' est mettre mon ambition particulière à la place
du bien de tous.

La Duchesse.
Et si à votre refus le Portugal s' élève en
république, pour qui vous déclarerez-vous entre
le roi d' Espagne et ce gouvernement ?
Le Duc.
Pour ma patrie.
La Duchesse.
Et s' il se choisit un autre prince ?
Le Duc.
Pour ma patrie.
La Duchesse.
Prouvez donc que vous la voulez défendre en cessant
de contrarier nos utiles projets... arrivez, Pinto,
achevez de décider votre maître.

ACTE 1ER SCENE 7

p22

Le duc, la duchesse, Pinto.
Pinto.
Balancerait-il encore ?
Le Duc.
Non, je suis résolu.
Pinto.
J' y comptais ; l' incertitude est le tourment des sots.
Le Duc.
Et tout complot, le crime de l' ambition.
Pinto.
Nous ne complotons point ; on vous attaque, nous
vous défendons... votre altesse permet que je donne
un ordre ? Pietro ! Pietro !

ACTE 1ER SCENE 8

Les mêmes, Pietro *entre.*
Pinto lui parle à l' oreille.
Le Duc.
Je n' ai pas encore vu ce garçon-là.
Pinto.
C' est un de mes valets ; intelligent, exact, il me
paie en

p23

fidélité les soins que j' en ai pris à la suite d' un

accident qui l' a rendu muet pour la vie. Aussi,
jamais service plus silencieux ne fit honte aux
valets raisonneurs. Revenons au fait, monseigneur :
se peut-il que vous désapprouviez ? ...
Le Duc.
Toutes vos menées.
Pinto.
Comment ? Paieriez-vous d' un ingrat désaveu le zèle
de vos serviteurs ? Demain je vous salue d' un
nouveau titre, ou l' on verra tomber la tête de
Pinto.
Le Duc.
Puissions-nous tous deux perdre la vie, plutôt que
d' allumer la guerre !
Pinto.
Il y a rarement combat où les forces sont trop
inégales. Les troubles de Catalogne ont contraint
l' Espagne à retirer ses garnisons pour grossir
l' armée ; les portugais sont liés d' un sentiment
unanime ; une fois soulevés, entre la liberté et
le châtiment, ils sentiront la nécessité de vaincre.
Vos partisans commandent les flottes, gardent les
côtes, tiennent les places fortes ; une ordonnance
de cinquante mille ducats envoyés par le roi pour
lever des troupes, vous a servi à payer vos
créatures ; on vous aime, on vous choisit, on vous
nomme ; ainsi nulle résistance au dedans ; au dehors
mille ressources.
La Duchesse.
Le duc de Médina Sidonia, mon frère, gouverneur
d' Andalousie, nous donnera, s' il le faut, de
l' argent, des hommes, des vaisseaux. Tous les princes
ennemis de la maison d' Autriche seconderont
l' entreprise. Le cardinal de

Richelieu vous a laissé à penser dans les affaires
de la Hollande de quel oeil vous verra la France.
Pinto.
Jamais conjecture ne fut plus décisive. Le jour est
pris, et nos gens sont prêts.
La Duchesse.
Soyez sensible, monsieur, à ces preuves de dévouement,
les premiers pas sont faits ; après avoir ourdi un
complot, on n' en assure l' impunité qu' en l' exécutant.
Le Duc.
Ne redoutez-vous pas les recherches et le pouvoir de
l' inquisition ?
Pinto.
Elle nous servira.
Le Duc.

L' autorité ecclésiastique a tant de forces ! ...
Pinto.
Elle nous appuiera.
Le Duc.
Que veux-tu dire ?
Pinto.
Que nous avons un moine, dom Santonello, de la stricte observance de saint François.
Le Duc.
Ils ont pour eux l' archevêque de Bragues.
Pinto.
Nous avons celui de Lisbonne, chez qui se sont tenues nos assemblées. Il est éloquent, téméraire, fanatique, il fera schisme. Archevêque contre archevêque. Fallût-il un

cardinal, nous l' aurions ; et qu' il y eût deux papes en Europe, nous en aurions un.
Le Duc *riant.*
il ne doute de rien.
Pinto *avec force.*
patience, audace et volonté, voilà de quoi renverser le monde. Mais qui sait vouloir ? Personne.
Le Duc.
J' admire qu' il ait pu concilier les rivalités des grands.
La Duchesse.
En promettant à ceux de votre cour qu' ils obtiendront toutes les dignités ; et aux gentilshommes des provinces d' humilier ceux de votre cour.
Pinto.
Quant aux roturiers qui déclamaient contre les titres, on leur a promis des lettres de noblesse.
Le Duc.
Nommez-moi ceux des nôtres qui doivent se rendre ici ?
La Duchesse.
Almada dont vous connaissez l' inimitié contre le secrétaire d' état et contre la vice-reine ; caractère sombre, altier, généreux et indépendant : c' est du fiel de sa haine qu' il nourrit ses sentimens pour la liberté publique. Des goûts solitaires ont rendu ses vertus âpres et chagrines ; il est inébranlable et prudent.
Le Duc.
Je le connais.
La Duchesse.
Le grand-veneur Mello, que l' intérêt de sa fortune attache

à la grandeur future de notre maison. Il est intrigant et avare.
Pinto.
Vasconcellos qui le craint, paie deux ou trois mille ducats pour le faire suivre et savoir ce qu' il dit ; en lui donnant moitié, il l' eût fait taire. Mais vos libéralités l' ont rendu notre complice.
Le Duc.
Ainsi vous me ruinez en frais qui deviendront superflus.
Pinto.
Hé ! Hé ! Monseigneur, les partis se vendent et s' achètent. Tout est au poids de l' or.
Le Duc.
Mendoce n' est-il pas du nombre ?
La Duchesse.
Oui, un génie ambitieux, remuant, façonné pour les révolutions, sans préjugés, sans frein ; toujours ennemi du pouvoir qui gouverne, et cherchant à fonder le sien au milieu des renversemens. Il est violent et hardi.
Et le quatrième ?
Pinto.
Le secrétaire intime de votre altesse, moi, qui ne veux ni brouiller, ni gagner à tout ceci, aimant mieux la vertu que l' or, et mieux la gloire...
Le Duc.
Que la vertu.
Pinto.
Hé ! Qu' est-ce que la vie sans illustration ? Le sommeil de la brute. La gloire est le rêve du génie.

Le Duc.
Que te sert de te consumer dans les travaux, de t' user avant l' âge ? ...
Pinto.
Qu' importe, si mon nom dure plus que moi ?
Le Duc.
De tenter des hasards où tu te feras tuer.
Pinto.
Pour ne jamais mourir.
Le Duc.
N' attendez-vous pas encore le capitaine Fabricio ?
Pinto.
Et le cordelier. Ils doivent faire ici leur première entrevue. J' ai craint que, les employant tous deux à l' insu de chacun, comme de coutume, ils ne m' accusassent de méfiance, s' ils en étaient instruits

l' un et l' autre ; ce qui m' a décidé à les réunir.
Le Duc.
De quelle trempe est ce capitaine ?
Pinto.
Une machine de guerre. Homme d' exécution, inhabile au conseil, instruit dans son art, borné dans tout le reste ; mais, armé d' un coeur de fer, il expose sa vie aussi froidement qu' il donne la mort. Un chef si déterminé, à la tête de quelques soldats, suffirait à bouleverser Lisbonne. Vous l' allez connaître.
Le Duc.
Non, vous dis-je, je ne paraîtrai point devant eux ; ils n' arracheront point mon consentement.

La Duchesse.
Vous ne le pouvez refuser.
Le Duc.
Ils doivent s' y attendre.
Pinto *brusquement.*
morbleu ! Monseigneur, si nous succombons, laissez-nous pendre ; mais si nous l' emportons...
Le Duc *irrité.*
qu' oserez-vous ?
Pinto.
Vous proclamer en dépit de vous-même.
Le Duc.
Vous extravaguez... ou plutôt, pris par ma facilité dans vos piéges, je perds l' aimable douceur, les délices d' une vie égale, riante et paisible.
Pinto.
Eh ! Les agitations de la vie domestique ont-elles rien qui ne soit comparable à celle où vous entrez ? Pour le but, quelle différence ! Là, le présent qui nous échappe ; ici, l' avenir qui nous reste. Que les festins, la danse, le jeu réclament nos veilles, nous les consumons en fatigues, comme pour les plus grands travaux ; qu' une contestation s' élève sur nos droits lésés, sur nos biens ravis, sur notre rang disputé, aussitôt la chicane, les arrêts, les appels nous accablent de soucis et dévorent notre existence. N' aspirons-nous qu' au doux avantage de plaire au beau sexe, autre enfer ! Les soins, les rivalités, les soupçons jaloux, les duels, le meurtre, le poison, fondent sur les malheureux amans comme sur des candidats politiques. Quel plaisir pur et tranquille ici-bas ? Celui de forcer à la chasse des animaux

fugitifs ? Il n' est souvent pas plus difficile de
débusquer les hommes qui nous nuisent ; craintives
bêtes, moins innocentes que celles que vous
poursuivez dans les bois. Appliquons donc l' emploi
de notre vie aux illustres entreprises, qui ne
coûtent pas plus et qui valent davantage. J' aperçois,
je pense, le capitaine.
Le Duc.
Je vous laisse, et viendrai moi-même remercier vos
amis sitôt qu' ils seront assemblés.
La Duchesse *à Pinto.*
courage, Pinto ! Le duc cédera bientôt à nos
instances ; je le suis et j' espère le décider.

ACTE 1ER SCENE 9

Pinto, le capitaine Fabricio.
Pinto.
Capitaine, vous n' avez rencontré ? ...
Le Capitaine.
Personne. On chasse là-bas ; j' ai entendu dans la
forêt les chiens et le son du cor.
Pinto.
Le duc doit vous venir témoigner sa gratitude.
Le Capitaine.
De quoi ? Né portugais, je fais mon devoir. Il est
temps de frotter ces castillans. C' est un plaisir
que je me donne, plutôt qu' un service que je lui
rends.

Pinto.
çà, capitaine, avez-vous pourvu aux accidens ?
Supposons qu' un lien se brisât tout-à-coup, aurons-nous
de quoi renouer la trame ? Si les soldats du palais
résistent ? ...
Le Capitaine.
Ils sont morts.
Pinto.
Si le gouverneur de la citadelle tient bon ? ...
Le Capitaine.
Il sera pendu.
Pinto.
Si les officiers refusent de commander ? ...
Le Capitaine.
Ils ont promis.

Pinto.
Quelques-uns ; mais les autres ? ...
Le Capitaine.
Plieront.
Pinto.
Les grands d' Espagne et les partisans de la
vice-reine se défendront.
Le Capitaine.
Mal.
Pinto.
Que présagez-vous de la disposition du peuple ?
Le Capitaine.
Bien.
Pinto.
Si l' on soulève quelques furieux à prix d' argent ? ...

p31

Le Capitaine.
Feu !
Pinto.
C' est sans réplique. çà, écoutez-moi, capitaine.
J' ai fait confidence de nos desseins à un honnête
cordelier qui donnera sa sanctification à notre
cause. Il importe que vous le connaissiez : c' est
un saint homme pour lequel je vous demande égards
et confiance. Pardonnez-moi, si j' ai retardé
jusqu' à ce jour votre entrevue. Le voici qui paraît,
je vais lui parler de vous.

ACTE 1ER SCENE 10

Pinto, le capitaine, Santonello.
Pinto *au cordelier.*
père Santonello, c' est là le capitaine dont je
vous ai parlé ; il est nécessaire que vous sachiez
à quoi vous en tenir sur son compte. C' est un brave
militaire qui n' a pas l' esprit éclairé comme vous,
mais qui soutiendra notre sainte querelle de son
épée. La douceur de votre profession condescendra
sans peine à la brusque franchise de la sienne.
Santonello.
Nous ne sommes ici-bas, mon fils, que pour nous
secourir et nous aimer en frères.

p32

Pinto.

Capitaine, je vous présente le révérend père dom
Santonello ; mon père, voici le capitaine Fabricio.
Le Capitaine.
C' est toi, caffard !
Santonello.
C' est toi, damné !
Pinto *épouvanté.*
qu' est-ce ? ... quoi ? ... vous vous connaissez ? ...
d' où ? ... depuis quand ? ... comment ?
Santonello.
Un excommunié qui fait outrage au ciel par son amour
pour une juive.
Le Capitaine.
Un moine qui se hasarde à me trouver chez elle !
Santonello.
Santa Theresia !
Pinto.
Avez-vous le diable au corps de vous quereller
ainsi ? Troublerez-vous par ce scandaleux débat
l' union qui nous est nécessaire ? Ne tendons qu' à
notre but.
Le Capitaine.
Je ne veux entrer dans aucune affaire avec ce maudit
cordelier.
Santonello.
Cet hérétique nous soufflerait de damnables
inspirations.
Le Capitaine.
Ton nom sera connu et honni dans tout Lisbonne.

Santonello.
Le tien inscrit au tribunal du saint office.
Pinto.
ô enragés ! ... ô enfer ! ... vous alliez chez cette
femme, capitaine, pour vous distraire et boire ? ...
et vous, pour l' intérêt de son salut ?
Santonello.
Hélas ! Oui, j' espérais la...
Pinto.
La convertir.
Le Capitaine.
Moi, j' allais...
Pinto.
La consoler de quelque chagrin. Hé ! Qu' y a-t-il,
je vous prie, de plus louable que de soulager
l' infortune et de purifier l' ame d' une jeune
personne ? (bas au capitaine.) il ne vous sied pas
de vous fâcher contre un moine, et l' habit de son
ordre vous commande des ménagemens. (bas au
cordelier.) votre religion vous défend ces violences,

et vous devez absoudre ces sortes de passions dans
un homme de son état. Allons, allons, embrassez-vous
cordialement.
Le Capitaine.
Si je n' étais pas l' agresseur...
Santonello.
Si je n' étais pas l' offensé...
Le Capitaine.
Si ce n' était en faveur de Pinto...
Santonello.
Si ce n' était au nom du dieu de paix...

Pinto.
Hé ! Là ! Là ! Que cette embrassade enveloppe la
procédure !
Le Capitaine.
Sans rancune, mon révérend.
Santonello.
Ainsi soit-il, mon fils !
Pinto.
Bon présage de négociation, que d' avoir réconcilié
un militaire et un moine irrités. Où diantre
m' étais-je fourré ? ... ah ! Je vous attendais,
messieurs.

ACTE 1ER SCENE 11

Pinto, le capitaine, Santonello, Almada,
Mello, Mendoce.
Pinto.
Vous aurez sans doute plus d' empire que moi sur
le duc. Il marque une répugnance obstinée à entrer
dans nos vues ; et les meilleures raisons ont
échoué contre ses refus.
Almada.
Ce n' est donc point le chef qu' il nous faut. Quoi !
Les injustices, les ravages dont gémit le portugais ;
quoi ! L' indignation qui doit pénétrer les ames
contre nos ennemis ; la ruine de Lisbonne consommée
en transférant le commerce des Indes à Cadix ;
les fureurs du comte Olivarès et des chefs de
l' état vendus à la vice-reine ; l' arrière-ban
publié par le roi pour transplanter en Catalogne
la fleur des plus nobles familles, et les y détruire
par la pauvreté,

la faim ou la guerre ; quoi ! Nos domaines livrés
à des colonies étrangères ; tant de puissans motifs
ne l' arrachent point à sa langueur ! Je le déclare ;
ce n' est point là le chef qu' il nous faut.
Mello.
Il a raison.
Mendoce.
Il dit vrai.
Le capitaine.
Assurément.
Pinto.
De la prudence, messieurs ! Perdez-vous sitôt la
mémoire des débats où nous flottons depuis un mois ?
Il ne s' agit plus de regarder et de choisir ; allons
au fait et soyons indépendans.
Almada.
Je le serai, moi. J' ai là une force que ne vaincront
ni la crainte, ni les cachots, ni le fer, ni le
feu.
Le Capitaine.
Voici un bras qui fera trembler la Castille.
Santonello.
Le ciel nous voit et nous bénit.
Mendoce.
Notre ligue aurait eu besoin, je crois, du secours
d' un de nos alliés.
Almada.
Faire vider les querelles domestiques par nos
voisins ?
Pinto.
Oui, comme ces faux braves qui s' insultent et font
battre leurs témoins. C' est aux naturels du pays
à le défendre.

p36

Mello.
L' appât du gain doublera les efforts ; les hautes
promesses que j' ai faites au nom de votre maître...
Mendoce.
Mes gens ont visité les bourgs, le port, les
cabarets. Les bateliers, les manufacturiers sont
à nous.
Pinto.
Du vin, du vin et des liqueurs pour allumer les
cerveaux ; des chansons pour exalter, des libelles
pour aigrir ; de chauds orateurs pour fixer les
irrésolus, des querelles pour attrouper les curieux ;
quelques mensonges au nez des crédules de la ville :
surtout force écrits défendus, afin qu' on se les
arrache.

Mendoce.
Je promets le soulèvement à telle ou telle heure
donnée. Il n' y a qu' une voix contre Vasconcellos.
Mendoce.
Le lâche est d' autant plus coupable, que né portugais,
il sert de ministre aux cruautés de Philippe.
Mello.
Qu' en fera-t-on ?
Mendoce.
Hier on a prononcé sur lui.
Mello.
Quoi ?
Le Capitaine.
Tué.
Santonello.
Bénédéto. Et cet archevêque de Bragues, qui règne
au nom de la vice-reine ?

Mendoce.
Lui ! ... son royaume est de l' autre monde.
Almada.
L' archevêque de Bragues... je réclamerai. Faut-il
qu' une juste vengeance ressemble à la furie ?
Déshonorons notre cause en multipliant les victimes ;
suivons l' exemple des barbaries que nous voulons
punir ; mettons la rage à la place de la fermeté,
et proscrivons l' archevêque de Bragues. J' ose
demander pourquoi ? Pour des systèmes contraires
aux nôtres. Réduisons-le à l' impuissance de nuire,
d' accord ; mais respectons les jours du prélat.
La vie d' un homme innocent vaut mieux que les
querelles de parti.
Mello.
Et s' il s' empare des fonctions du secrétaire ? ...
Santonello.
S' il soulève le clergé ? ...
Le Capitaine.
S' il se jette dans la citadelle ? ...
Almada.
Je réponds de lui sur ma tête. Ne comptez sur moi
que si la sienne est épargnée.
Le Capitaine *bas à Pinto.*
voulez-vous me croire, Pinto ? Cet homme-ci balance,
il nous dénoncera... ne serait-il pas à propos d' y
remédier ?
Pinto.
De qui parlez-vous ? ... d' Almada ?
Le Capitaine.
Il m' a l' air douteux.

Pinto *bas.*
sûr comme ton épée. (haut) que risquons-nous en
effet à laisser vivre le prélat ? Engourdi dans
l' autorité, il vous niera sa chute, alors qu' il
ne restera que les promotions à faire. C' est un
de ces sages routiniers, encroûté dans la vieille
politique et croyant qu' il est des impossibilités.
Bonnes gens qui n' aperçoivent pas les symptômes
du poison qui les tue. Restons unis, épargnons-le ;
aussi bien serait-ce fonder le pouvoir du duc sur
de sanglantes exécutions : son crédit nous est
utile ; pressons-le, prions-le, forçons-le, s' il
le faut, à devenir notre chef.
Mello.
N' est-ce pas lui qui s' approche ?
Mendoce.
Lui-même.

ACTE 1ER SCENE 12

Le duc, Pinto, le capitaine, Santonello, Almada,
Mello, Mendoce.
Le Duc.
Je vous salue, messieurs. Bonjour, Almada. Comment
vous va, Mello ? Et vous, Mendoce ? Capitaine,
on m' a parlé de vous, j' aime les braves officiers.
Eh bien ! Mon révérend, que dites-vous de ce séjour ?
Santonello.
Que j' y voudrais une abbaye, monseigneur.

Le Duc.
Avec le ciel tout s' arrange. Serez-vous de notre
chasse, Almada ? Pinto, Madame Dolmar court le
bois ; elle aime à vous rencontrer sur sa route.
Pinto *avec humeur.*
quand on a couru mille dangers à vous servir, on
peut risquer de vous déplaire. Que disons-nous ?
Raillons-nous ? Sommes-nous à une partie de plaisir ?
Ces messieurs viennent connaître vos intentions.
Almada.
Si le duc ne répond pas au coup-d' oeil que le
Portugal entier jette sur sa personne, il mérite
le reproche éternel de son pays, et de sa race
illustre dont il ruine les droits.
Mendoce.

Les mesures sont prises ; on n' a besoin que de votre autorisation.
Santonello.
Au nom de Dieu !
Le Capitaine.
Au nom de l' honneur !
Pinto.
Sauvez vos jours en péril.
Le Duc.
Aurai-je un moyen d' acquitter jamais ces offres de service ? ... hélas ! J' en suis touché aux larmes ; cependant ma situation...
Almada.
Est un motif pour vous rendre.
Le Duc.
Vos dangers...

Mendoce.
Se réalisent, si vous nous abandonnez.
Le Duc.
Votre dévouement...
Mello.
Vous garantit le succès.
Le Duc.
Votre perte...
Pinto.
Est impossible en vous mettant à notre tête.
Le Duc.
De grâce... veuillez m' entendre... ne me forcez pas à rougir de moi-même. Non, le duc de Bragance n' est pas indigne de la confiance publique... mais ce bon archevêque de Lisbonne ; mais tant d' amis sous le couteau pour moi, vous, Almada, vous tous, messieurs... cela me fait frémir. Pourrai-je me consoler d' avoir ouvert sous vos pas l' abîme qui vous engloutirait ? ... si la cour a juré ma mort, oui, je la préfère à l' horreur de me flétrir par la chute de mes fidèles défenseurs (il leur prend à tous la main), de me souiller d' une tache sanglante. Laissez-moi, mes amis ; vos titres à ma reconnaissance sont gravés là, au fond de mon coeur... je vous remercie, Mello, de vos vues flatteuses à la gloire de ma maison ; je vous rends grâce, Almada, de l' honneur que me fait votre estime... souffrez que je me retire... écouter vos demandes, serait vous précipiter dans cette entreprise, et je puis seulement vous jurer qu' il n' est pas un paysan qui risquât pour vous sa chaumière de meilleur coeur, que je vous sacrifierais ma fortune et ma vie.

Almada.
Et nous nous applaudissons d' avoir exposé nos biens
et nos personnes pour le salut de la vôtre ; car,
ne nous y trompons point, nos premières démarches
attachent notre sort au succès de la dernière ; et
dussions-nous reculer maintenant, la moindre
lumière portée dans la suite à Vasconcellos,
l' éclairerait assez pour notre ruine.
Le Duc.
Vous êtes menacés ? ... il suffit ; je n' examine
plus rien. Celui-là est ingrat et lâche qui délibère
et balance quand ses amis sont en danger. Comptez
sur moi.
Il sort.
Pinto.
C' est assez, monseigneur. Il est à nous.

ACTE 1ER SCENE 13

Pinto, le capitaine Fabricio, Santonello,
Almada, Mello, Mendoce.
Almada.
Retournons à Lisbonne, et rendons sa réponse à
notre assemblée.
Pinto.
Ne comptons pas sur lui pour soulever la province
d' Alentéjo. Dressons nos manifestes, nos batteries ;
dépêchons les courriers, et que le coup porté à
Lisbonne ébranle tout le Portugal ensemble. Je
vais demander au duc une lettre

pour l' amiral dom Lopez Ozorio, voulant retarder
de deux jours le prétendu départ pour Madrid. Que
sait-on ? Ayons du temps devant nous.
Mello.
Ne craignez-vous pas que l' on ne pénètre ? ...
Pinto.
Rien. On l' attend à Madrid ; un grand hôtel est
meublé ; les livrées prises, sa maison partie, les
fêtes annoncées, et les jeunes femmes, dans
l' impatience, inventent déjà leurs modes et leur
parure. Santonello, Vasconcellos ne soupçonne pas
la fausseté des confidences que vous lui faites sur
nous ?
Santonello.

Tout subtil qu' il soit, il est loin de se douter...
Pinto.
Qu' il vous paie pour le tromper. Quittons-nous, et suivons des routes différentes.
Almada.
Adieu.
Pinto.
Adieu... tous... ce soir... je vais ramener la duchesse et sa fille à Lisbonne, faire éloigner le duc... vous, par le bois. Vous, le long du village. Vous, un fusil en main, chassant l' oiseau. Passez le Tage séparément ; surtout l' air désoccupé, le sourire à la bouche, le front libre, et point de ces rides de conspirateur.

ACTE 2 SCENE 1ERE

p43

Le théâtre représente un salon du palais de la vice-reine à Lisbonne.
L' archevêque de Bragues, la vice-reine, l' amiral dom Lopez.
La Vice-Reine.
Oui, cette suprême autorité de Vasconcellos porte atteinte à la mienne. C' est un droit qu' on lui donne ou qu' il s' arroge ; d' une ou d' autre part, j' en suis blessée.
Lopez *souriant.*
l' intention de la cour, madame, n' est point de vous mettre en tutelle, comme vous le dites ; je m' ouvrirai au comte Olivarez sur l' objet de vos plaintes.
L' Archevêque.
Puérilités que cela ! La cour vous adresse les ordres, votre altesse les fait exécuter : tout est dans l' ordre et revêtu du sceau de votre dignité.

p44

Lopez.
On cherche à brouiller... ces rivalités de pouvoir ne peuvent exister entre le secrétaire d' état et votre altesse.
La Vice-Reine.
Entre nous, monsieur, on a fait diversion aux haines publiques des portugais, en les rendant particulières.

Au mépris de la cause commune, un parti s' est armé contre un parti, et l' Espagne, intervenue dans le débat, les a frustrés tous les deux.
L' Archevêque.
Vous avez dans l' esprit, madame, une justesse rare, et touchez admirablement bien le point juste des choses ; c' est cela qui rend le pouvoir du roi inattaquable.
La Vice-Reine.
On n' est pas sans inquiétude sur les projets du duc de Bragance. Il court des bruits sourds, avant-coureurs d' événemens sinistres.
L' Archevêque.
Sottises de nouvellistes !
Lopez.
Vous savez que Vasconcellos a l' oeil pénétrant.
La Vice-Reine.
Les projets du duc l' alarmaient à tel point, que vous aviez reçu l' ordre de l' attirer sur vos vaisseaux, lorsqu' il visita les ports, et de vous assurer de sa personne.
L' Archevêque.
Diable ! C' est un coup d' autorité, cela.
Lopez.
Ce devoir me répugnait à remplir, heureux que des obstacles m' en aient dispensé ; je préfère l' emmener amicalement

à Madrid selon mes nouvelles instructions. Nous ferons connaissance en route ; je saurai enfin quel est le caractère de ce duc. Demain nous partons.
L' Archevêque.
Vous ne l' avez point vu ?
Lopez.
Jamais.
La Vice-Reine.
Vous n' avez rencontré le duc nulle part ?
Lopez.
Nulle part.
La Vice-Reine *souriant.*
et sa femme ?
Lopez.
Très-fréquemment, depuis que votre altesse me la fit connaître.
La Vice-Reine.
Elle vous paraît ?
Lopez.
Très-belle.
La Vice-Reine.

Oui, des yeux assez noirs, et si elle avait le
teint...
Lopez.
Le sien est d' une fraîcheur ! ...
La Vice-Reine.
Oui, pour son âge.
Lopez.
Elle est jeune encore.

p46

La Vice-Reine.
Oh ! Fort jeune. Je m' aperçois, amiral, qu' elle vous
plaît trop pour vous en parler davantage.
Lopez.
Moi, madame, je serais bien à plaindre ! ... obligé
de m' éloigner dans vingt-quatre heures.
L' Archevêque.
Vous ! L' homme aux galantes aventures !
La Vice-Reine.
Monsieur l' amiral, vous aimez la duchesse ; elle
est l' objet de tous les soins que vous rendez, de
toutes les visites que vous faites. Sans doute on
vous plaint, on s' étonne d' oublier ses rigueurs
jusqu' à vous prêter l' oreille. On rougit de
soi-même... cependant on vous dit ce que l' on
projette, où l' on va, et pourquoi ? Pour vous
prescrire de ne pas vous y trouver, de ne plus
parler de votre amour ; toutes belles défenses
qui sont autant de secrets engagemens qu' une femme
ne tarde pas à sceller d' un noeud plus intime, ou
qu' elle ne rompt point sans quelque dommage à sa
pudeur : voilà de point en point où vous en êtes.
Lopez.
Non, madame ; et s' il faut le dire, cette sévérité
de la duchesse est plus forte pour m' attirer, que
toutes les grâces de sa personne. Une maudite
réputation d' inconstance et d' audace que l' on me
prête aux yeux de votre sexe, m' a précédé jusqu' ici,
et j' en ignore les raisons.
La Vice-Reine.
Ah ! Les discours inconsidérés que vous avez tenus
souvent contre les femmes...

p47

Lopez.
Contre les femmes ! ... l' on m' en a bien corrigé.
Il ne m' arrivera plus de dire du mal d' elles, et

je sais trop ce qu' il en coûte ; mais en bonne justice, devrait-on m' accuser de les haïr ? Moi qui souvent ai poursuivi un léger espoir donné par l' amour, plus vivement que toutes les promesses de la fortune. J' étais las d' un commerce infidèle de froides galanteries, de faussetés réciproques, de protestations vaines, lorsque j' ai rencontré Madame De Bragance. Son air, sa simplicité noble et touchante, à laquelle toute votre cour rend hommage, m' ont ému plus vivement que je ne l' avais encore été. Suprême avantage de la vertu ! Elle prête son éclat à tous les dehors des femmes ; elle les environne de respect et de soumission, elle embellit leurs manières, elle semble épurer même les traits de leur visage, leur donner des grâces délicates que n' eut jamais l' effronterie. Que vous dirai-je ? Elle leur fait remporter ce double triomphe, de s' attacher tout l' amour des coeurs sincères et passionnés, et de mériter toutes les attaques des hommes qui mettent leur orgueil à les séduire.
La Vice-Reine.
Et votre modestie vous range au nombre de ces derniers ?
Lopez.
Hélas ! Madame, je fus sincère autrefois autant que sensible ; mais on m' a si souvent trompé... qu' il m' a fallu réprimer mes inclinations naturelles.

ACTE 2 SCENE 2

p48

L' archevêque de Bragues, la vice-reine, l' amiral dom Lopez, Madame Dolmar.
La Vice-Reine.
D' où venez-vous ainsi, belle dame ?
Madame Dolmar.
De chasser aux environs d' Almada ; je suis accablée. Tenez, monsieur l' amiral, c' est une lettre du duc de Bragance ; il m' en a chargée.
La Vice-Reine.
Lisez, monsieur.
Lopez.
Il m' annonce un retard de deux ou trois jours, et demande si les ordres laissent à ma disposition...
La Vice-Reine.
Quoi ? De nouvelles lenteurs ! Répondez que non.
Lopez.

Si vous l' ordonnez, madame...
La Vice-Reine.
D' éternels retardemens ! Il y a quelque intrigue
là-dessous.
L' Archevêque.
Pas la moindre ; vous me connaissez, madame : mes
biens sont à vous comme mon sang, et je suis pour
votre altesse dans la plus parfaite sécurité.
Considérez donc... les

p49

droits d' Espagne... une usurpation affermie... un
siècle bientôt révolu... songez-y... depuis
Philippe Ii... des troupes... des ministres
adroits... mais qu' entreprendrait le duc ? ...
qu' entreprendrait-il ? Il se perdrait, il se
déshonorerait... fi donc ! ... fi donc !
Madame Dolmar.
Entreprendre ! Lui ! Oh ! Rien, je vous assure,
madame ; si votre altesse eût pu le voir comme moi,
riant, chassant dans la forêt... sa seule passion
est celle du plaisir... il ne poursuit que des cerfs
ou des femmes.
Lopez.
Il a commandé les armées et n' a pas pressé l' ennemi
moins vivement.

ACTE 2 SCENE 3

La vice-reine, l' archevêque de Bragues,
l' amiral dom Lopez, Madame Dolmar, Pinto.
Pinto.
La duchesse de Bragance m' a chargé, madame, de
vous remettre ces paquets ; elle vient vous rendre
ses devoirs.
La Vice-Reine.
Entrons ; je veux parler à Vasconcellos : venez,
amiral, donnez-moi la main.

ACTE 2 SCENE 4

p50

Pinto, Madame Dolmar.
Madame Dolmar.

Pinto, vous sortez sans me rien dire ! ... est-ce là de la galanterie ?
Pinto.
Laissons ce puéril métier aux gens qui ne peuvent s' aimer.
Madame Dolmar.
Un amour réciproque doit-il ôter le besoin de dire qu' on l' éprouve ?
Pinto.
Il cède à celui de le prouver, et ce désir abrège les discours.
Madame Dolmar.
Et fait-il prendre la fuite ?
Pinto.
Oui, lorsqu' on craint l' oeil des importuns dans un salon ouvert à tout venant, où l' indiscrétion d' un geste fait mille jaloux.
Madame Dolmar.
Non, lorsqu' on a mille affaires.
Pinto.
Celle de vous plaire est pour moi la première de toutes, et je n' en ai pas de seconde.

Madame Dolmar.
Qui vous rend donc si ennuyé aujourd' hui ?
Pinto.
Le bonheur a sa mélancolie.
Madame Dolmar.
La vôtre vous sied mal ; vous devenez le plus maussade du monde.
Pinto.
Voulez-vous que je rie sans sujet, comme ceux qui n' ont rien dans le coeur ?
Madame Dolmar.
Non, mais quittez cette humeur fantasque. Si l' on dit partout que je suis frivole, ma réputation est faite et je ne veux point d' un mari philosophe.
Pinto.
Il faut pourtant l' être pour affronter le mariage.
Madame Dolmar.
Encore de vieux mots contre les femmes !
Pinto.
Quand on parle de leurs vieilles habitudes, on se répète.
Madame Dolmar.
Que vous méritez bien ce qui vous arrive !
Pinto.
Que vous nous traitez bien selon nos mérites !
Madame Dolmar.
Monsieur Pinto !

Pinto.
Madame !

p52

Madame Dolmar.
Vous êtes insupportable ; je vous hais du fond de
l' ame.
Pinto.
Vengez-vous.
Madame Dolmar.
Comment ?
Pinto.
épousez-moi vite.
Madame Dolmar.
Vous me bravez ! ... vous serez mon époux.
Pinto.
Je me livre, et préfère au repos sans vous, mille
dangers en vous possédant. Que ce baiser sur votre
main vous rappelle qu' elle m' est promise.
Il lui baise la main.
Madame Dolmar.
Et que vous l' obtiendrez. Adieu. Le devoir m' appelle
auprès de la vice-reine. Il serait d' ailleurs à
craindre que l' on ne nous surprît ensemble.

ACTE 2 SCENE 5

Pinto *seul.*
ô insupportable gêne que ces fades niaiseries, ces
tendresses, ces dehors distraits, pour un homme
oppressé de mes inquiétudes ! Je succombe sous le
poids. Qu' ai-je maintenant à faire ? L' oisif, pour
dérouter les argus... fatale prévention de la
crainte ! Chaque mot, chaque geste

p53

de ceux qui m' abordent, me fait frissonner
aujourd' hui. Il me semble que mon coeur soit à jour
de toutes parts, et je rencontre mille sots qui ne
se doutent de rien, dont les yeux m' assassinent.
Il me faut tout voir, sans avoir l' air de regarder,
caresser ceux que j' abhorre, perdre un temps qui
me presse, causer et folâtrer quand un serpent me
ronge. Que le jour est tardif ! ... toutes les heures
qui sonnent viennent retentir là... (il se frappe
le sein.) courage ! Courage ! ... ces palpitations

qui m' étouffent, sont celles d' une joie anticipée...
oh ! Ces castillans... ô Pinto Rebeiro ! Sois
la gloire de ton nom ; veille, travaille, consume-toi,
meurs s' il le faut, et délivre ton pays. Courez,
hommes frivoles, courez les fêtes, les divertissemens,
vous qui ne séchez pas au feu d' une noble ambition !
Passion sourde et terrible, plus dévorante que toutes
les autres ! Elles peuvent se satisfaire par leur
indiscrète impétuosité ; tu n' arrives à ton but,
qu' irritée par le silence et la contrainte... le
coup sera porté... les vils ressorts mis en oeuvre
disparaîtront, et après l' intervalle d' un ou deux
siècles, Pinto sera mis au rang des grands hommes.
Pourquoi ? ... pour avoir mené un empire comme la
maison de son maître. On vient... reprenons le
masque... hé, hé ! C' est le juif Lemos.

ACTE 2 SCENE 6

Pinto, Lemos.
Pinto.
Vous venez de voir le secrétaire !

p54

Lemos.
Que ché fiens t' entretenir touchant ine crande
affaire te commerce. C' est pourquoi ché fous ai
tonné parole te fous foir au passache, tans c' te
palais te la fice-reine. Qu' y a-t-il pour fous
serfir ?
Pinto.
Il ne s' agit pas de moi, cher Lemos ; un grand
personnage vous honore d' une confiance particulière,
et m' a commandé de m' ouvrir librement avec vous sur
ses intérêts les plus cachés.
Lemos.
Afec moi ? Qui est c' te personnache ?
Pinto *bas.*
le seigneur don Juan, généralissime des armées du
roi d' Espagne, le duc de Bragance.
Lemos *surpris et flatté.*
oh !
Pinto *mystérieusement.*
jurez-moi discrétion ; je vous dirai tout bas que
demain il doit partir pour Madrid avec l' amiral
dom Lopez.
Lemos.
Oui, c' est un bruit tans la file et tout le monde
le tit.

Pinto.
Tout le monde ! Tout le monde babille ou jase au hasard... mais ce que vous tenez de moi, son secrétaire intime, est avéré et indubitable.
Lemos.
Oh ! Ché sens pien, il y a in grand tifférence.
Pinto.
Il me faut aussi vous dire la cause secrète de son éloignement ;

p55

il est rappelé à la cour par l' ordre du roi Philippe.
Lemos.
Ché safais encore ; c' est in noufelle piplique.
Pinto.
Une nouvelle ! Oui, que l' on répand sur des conjectures, sur des bruits vagues. Qu' en sait-on pour en parler ? Connaît-on les mystères du cabinet ? Mais vous êtes à la bonne source, et je vous parle en confidence, moi, de la part du duc lui-même ; est-ce clair ?
Lemos.
Oh ! Assirément, il y a in crand tifférence.
Pinto.
Une autre circonstance que vous ignorez, et qui jusqu' à ce jour a retardé son voyage, est qu' il manque d' argent.
Lemos.
Oui, l' on m' a tit tout cela, tout te même.
Pinto.
Fondé sur quoi ? Il n' a pas fait d' emprunt qui donne lieu de le penser.
Lemos.
ça, ché l' ai pas ententi dire.
Pinto.
On est donc mal instruit, car il n' a révélé ce secret qu' à moi qui vous le confie. C' est bien autre chose.
Lemos.
Oh ! Ché conçois qu' il y a in très-crand tifférence, et ché fous remercie, monsié Pinto, de tout ce que fous m' afez appris.
Pinto.
De grâce, le silence le plus profond... " Pinto, m' a dit

p56

le duc, le roi d' Espagne m' appelle, mes finances
sont épuisées ; va trouver Lemos, le plus riche,
le plus considérable, le plus honnête négociant de
Lisbonne, a-t-il ajouté ; homme de probité qui a
un crédit immense. "
Lemos.
Il a tit cela ?
Pinto.
En propres mots : " va le trouver, parle-lui sans
détour, et propose-lui, de trente mille ducats dont
j' ai besoin, l' intérêt loyal qu' il exigera. "
Lemos.
Hélas ! Mon cher monsié, l' embarras où ché suis
m' afflige extrê-ment.
Pinto.
Vous ne pouvez lui rendre ce service ?
Lemos.
La maison te Corée, mon associé, et la mienne sont
à la tête t' ine foule innombrables t' ateliers et
te manifactires ; nous tevons beaucoup, il faut
payer ce matin ou chasser les oufriers.
Pinto.
Chassez-les.
Lemos.
Ces chans-là se souleferont contre nous.
Pinto.
Point. Déclarez franchement aux ouvriers que vous
suspendez leurs travaux deux mois faute de fonds ;
que les taxes dont vous charge Vasconcellos ont
entièrement vidé vos coffres : leur colère ne
s' exhalera plus sur vous, mais sur le secrétaire
d' état.

p57

Lemos.
Fous afez raison.
Pinto.
Faites cette déclaration aujourd' hui, et comptez-moi
sur-le-champ les trente mille ducats, espèces
sonnantes.
Lemos.
à quel intérêt ?
Pinto.
Celui de votre conscience. Apportez l' argent ; le
trésorier en passera par tous les arrangemens qui
vous conviendront.
Lemos.
Si les oufriers, en se mutinant contre Fasconcellos,
chettent le trouble dans la file ?
Pinto.
Il a en main la force et les apaisera ; que vous

importe qu' ils s' en prennent au ministre ?
Lemos.
Rien titout ; ché fais les conchétier et me rendre aussitôt après...
Pinto.
Chez le trésorier du prince. L' on voit que vous êtes le premier négociant de l' Europe, et non moins habile qu' officieux. Adieu, mon cher Lemos.
Lemos.
Atieu, mon cher monsié. Il y a tans mes coffres tix mille tucats comptant ; mon associé en a une fingtaine, cela fait le compte. La maison Lemos et Corée est heureux te serfir la maison Pracance.

ACTE 2 SCENE 7

p58

Vasconcellos, Pinto.
Vasconcellos *après avoir salué le moine santonello qui le quitte.*
vous traitiez avec le négociant Lemos, M Pinto ?
Pinto.
Pour un prêt d' argent utile au duc de Bragance, qui va partir. Vous, monsieur, n' écoutiez-vous pas quelques délations de ce méchant moine ?
Vasconcellos.
Vous le craignez parce qu' il hait votre maître ?
Pinto.
Et vous l' aimez parce qu' il nous espionne.
Vasconcellos *à part.*
tâchons de le sonder. (haut.) d' où vient que l' on me prête cet acharnement contre le duc ? Ne dois-je pas ma surveillance active aux affaires de l' état ? Ne suis-je pas contraint à l' exercer sur lui comme sur un autre ? Je vois, M Pinto, qu' une juste sévérité m' attire les ressentimens de tous ; les portugais n' ont aucun égard aux soins que je me donne à les maintenir dans le repos.
Pinto.
Dans la léthargie.
Vasconcellos.
à lever, habiller, nourrir les troupes.

p59

Pinto.

Pour vous défendre.
Vasconcellos.
à régler la recette des fonds publics.
Pinto.
Pour vos dépenses secrètes.
à contenir les grands.
Pinto.
Pour faire taire les petits.
Vasconcellos.
à chasser les ambitieux.
Pinto.
On craint la concurrence.
M Pinto, respectez s' il vous plaît...
Pinto.
Le secrétaire d' une cour ! Je suis celui d' un prince, ce titre est ma garantie.
Vasconcellos.
N' entrons pas, M Pinto, dans ces difficultés ; toute prévention à part, comment le duc a-t-il répondu aux faveurs dont le roi et son ministre Olivarez l' ont tous les deux comblé ? Son rang voulait de la circonspection : issu d' une famille...
Pinto *affectueusement.*
a-t-il dépendu de lui de naître obscur... comme nous.
Vasconcellos.
Ne nous écartons pas... on lui avait d' abord offert le gouvernement du milanais ; et depuis, le commandement

général des forces de mer : comment a-t-il répondu à ces nouvelles marques d' honneur ?
Pinto.
En exécutant les ordres qu' il avait reçus.
Vasconcellos.
Ne marchant qu' entouré de je ne sais quel appareil, comme s' il eût voulu protéger sa personne.
Pinto.
Son goût est d' avoir toujours un grand train à sa suite.
Vasconcellos.
A-t-il lieu de craindre ?
Pinto.
Si peu, qu' il se rend à Madrid sans défiance.
Vasconcellos.
Vous emmène-t-il ?
Pinto.
Quel besoin de moi, à Madrid ?
Vasconcellos.
Non, plutôt à Lisbonne ?

Pinto.
Pour veiller à ses intérêts.
Peut-être.
Pinto.
Moi comme tout autre.
Vasconcellos.
Prenez-y garde ; il m' est venu certains bruits que vous aspiriez à nouer une conspiration... il y va de la corde pour ceux qui s' y font prendre...

p61

Pinto.
Je veux être pendu si cela m' arrive.
Vasconcellos.
Je puis tout et serais terrible.
Pinto.
Ah ! Je vous désarmerais...
Vasconcellos.
Que l' on s' y joue.
Pinto *à part.*
peste ! Cela n' est pas un jeu.

ACTE 2 SCENE 8

La vice-reine, la duchesse de Bragance, Vasconcellos, Pinto.
Durant la scène, Vasconcellos feuillète ses papiers.
La Vice-Reine.
L' on m' avait dit que la duchesse entrait... ah ! Je l' aperçois... que je suis aise de vous voir !
La Duchesse.
Mille raisons m' ont long-temps privée de la faveur que je reçois, madame.
La Vice-Reine.
En vérité, madame, je vous croyais décidée à me fuir.
La Duchesse.
Si le goût de la retraite me faisait oublier à ce point mes devoirs, vos bontés me rappelleraient auprès de vous.

p62

La Vice-Reine.
Vous me teniez rigueur, et n' avez pas cru sincèrement au plaisir que me font vos visites.

La Duchesse.
La peur qu' elles ne devinssent importunes les a rendues moins fréquentes.
La Vice-Reine.
Ceux qui vous ont inspiré cette crainte, vous ont trompée, madame.
La Duchesse.
On a tant débité d' impostures sur les intentions de m le duc et sur les miennes, que je n' aurais pas murmuré d' une injustice.
La Vice-Reine.
Ce mot suffit, madame ; mon amitié vous avait défendue contre de vains propos qui ne devaient pas arriver jusqu' à moi. Que rien n' altère plus l' union dont je veux resserrer les noeuds entre nous ; ne nous quittons pas un moment ; qu' à la campagne et à la ville on nous voie désormais ensemble. Pardonnez-moi un refroidissement dont m' a punie votre absence ; qu' un baiser achève notre réconciliation sincère : embrassez-moi, madame.
La Duchesse.
Vous me comblez, madame.
La Vice-Reine.
Je répare mes torts et je veux demeurer votre plus chère amie, entendez-vous ? Faites de ma part des adieux à m le duc ; dites-lui mes vifs regrets de son éloignement.
La Duchesse.
Il y croira, madame.

La Vice-Reine.
Il n' y a personne à la cour qui me plaise autant que lui.
La Duchesse.
Personne qui vous respecte davantage.
La Vice-Reine.
On m' attend ; excusez-moi de vous quitter si tôt, madame.
La Duchesse.
Madame, j' ai déjà trop abusé de vos momens.
La Vice-Reine.
Que je vous embrasse encore !
La Duchesse.
Ah ! Madame...
elles s' embrassent.
Pinto *à part, les regardant.*
caressez-vous, douces créatures ! Je poignarderais mon ennemi sur la foi d' un pareil baiser.
La Vice-Reine *au secrétaire, en s' en allant.*
Vasconcellos, surveillez toujours la duchesse.

La Duchesse *bas à Pinto.*
assurez-vous surtout de la vice-reine.

ACTE 2 SCENE 9

La duchesse, Pinto.
Pinto.
Soyez en paix ; les choses vont au mieux. Ce
négociant juif et moi, venons de clorre une affaire
qui me promet

p64

un double résultat. L' argent pour nos fidèles et
le soulèvement du plus nombreux atelier de la
ville. Les gens de votre hôtel sont en route. Deux
personnes dévouées, vigilantes, épieront celles
qui peuvent entrer ou sortir durant la journée.
Un bal que j' ai fait donner, écarte ce soir toutes
vos camaristes. Ainsi nulle indiscrétion. Le ministre
n' a pas parlé, il ne se doute de rien. Je me suis
expliqué devant lui fort imprudemment.
La Duchesse.
Eh ! Pourquoi ?
Pinto.
Pour qu' il ne soupçonne pas ma prudence. Le coup
partira cette nuit ; mais en cas d' obstacles,
obtenez de l' amiral qu' il diffère le voyage à
quelque prix que ce soit.
La Duchesse.
à quel titre ? Par quel moyen ?
Pinto.
Une autre femme que vous, sauf le scrupule, mettrait
tout en usage pour le séduire ; il ne vous faut
qu' un regard, madame, et vous ne perdrez pas une
cause qui peut se gagner d' un coup-d' oeil.
Il rentre.

ACTE 2 SCENE 10

La duchesse *seule.*
que me conseille-t-il ? ... une feinte coquetterie
indigne de moi... cette ruse coûte à ma délicatesse...
mais il faut

p65

empêcher qu' on entraîne mon époux à Madrid... et
son intérêt, son salut doivent servir d' excuses à
mes artifices.

ACTE 2 SCENE 11

La duchesse, Lopez Ozorio.
Lopez.
Madame, les derniers instans qui me restent à vous
voir, me seraient précieux, si je n' avais pas à
vous parler d' objets qui vous affligent.
La Duchesse.
Vous avez reçu, sans doute, une lettre de m le duc.
Lopez.
Il m' avertit encore d' un délai, tandis que mes
dépêches expédiées ce matin, annoncent à jour fixe
son départ.
La Duchesse.
Qu' est-ce que deux ou trois jours ?
Lopez.
L' impatience de la cour, mes propres affaires me
commandent la promptitude, et je n' ose...
La Duchesse.
M' obliger, monsieur ? ...
Lopez.
Ah ! Madame, si la vice-reine ne m' eût ordonné
tout à l' heure de hâter les dispositions prises
avec m le duc...
La Duchesse.
Elle a pu vous l' ordonner avant de m' avoir vue.
Quelques

préventions injustes que ma présence vient de
détruire, ont dicté cet ordre qu' elle révoquera
sans peine.
Lopez.
Si elle m' autorise...
La Duchesse.
Je juge quelle sera la dette de ma reconnaissance
pour elle, à ce qu' il vous en coûtait pour m' être
favorable.
Lopez.
Doutez-vous, madame, de l' embarras où vous me jetez ?
Est-il une situation plus pénible que celle d' un
homme entre son devoir et vous ?
La Duchesse.
Il m' a paru que vous n' aviez pas même l' irrésolution
à combattre.

Lopez.
Je ne le cache point ; j' aurais bravé pour vous
plaire, et la vice-reine, et la cour, et les
ministres ; mais vos froideurs m' exilent, et je me
rends à mon devoir.
La Duchesse.
Ce dernier motif est louable. Souffrez que je regarde
les autres comme un adroit artifice pour éviter
les demandes que j' aurais pu vous adresser encore.
Lopez.
Ainsi vous attribuez à un vil manége de courtisan
l' expression d' une douleur si vraie ?
La Duchesse.
J' ai sujet de la mettre en doute... car à vous voir
si empressé de... quitter Lisbonne...
Lopez.
Eh ! Qui pourrait m' y retenir ? Depuis mon arrivée,
que

de soins ne vous ai-je pas rendu ! Mais à quoi
m' ont servi mes assiduités, mes sacrifices ? à me
prouver que vous êtes au-dessus de toutes les
femmes, ou que je suis à vos yeux le dernier des
hommes... j' ai pu songer au tourment de ne vous
revoir jamais, et m' y condamner ; rien ne saurait
plus ébranler mon courage. Demain donc si le duc
ne se met en route, je pars seul, et m' excuserai
sur ses refus.
La Duchesse.
Eh bien ! Monsieur, avais-je tort de dire que mes
sollicitations étaient impuissantes sur vous ? Ne
contraignez-vous pas habilement ma délicatesse au
silence ? Ou plutôt n' ai-je pas lieu de croire que,
las de feindre un amour inutile, vous précipitez
avec joie l' occasion de vous délivrer d' une
ennuyeuse persévérance ? Vous me faites des reproches,
je m' en fais de plus graves ; le duc ne vous connaît
pas ; peut-être j' aurais dû vous éloigner de moi
pendant son absence : j' étais loin d' imaginer que
ma bonté à entendre vos aveux, fût une marque de
ce mépris pour vous, dont vous m' accusez.
Lopez.
Cruel pouvoir d' un mot de votre bouche ! Ah ! Vous
renversez mes idées... mais, non ; les opinions
dont on m' a noirci... cette détestable commission
d' accompagner le duc en Espagne... tout vous porte
à me haïr.
La Duchesse.
Tout me chagrine... c' est vous, moins que tout autre,
qui devriez être l' artisan de mes peines.

Lopez.
Qu' entends-je ? ... expliquez-vous, madame ?

p68

La Duchesse.
Vous me séparez de mon époux... au nom de la cour, vous agissez contre moi...
Lopez.
Voilà ce qui vous irrite... ah ! Que j' expie le malheur de vous affliger en subissant votre vengeance ! Exercez-la, tyrannisez-moi, vous en êtes la maîtresse... la mort seule rompra les fers que je prends à vos pieds.
La Duchesse.
Levez-vous... monsieur... levez-vous... qu' ai-je à vous répondre ? Le devoir qui me lie me défend de vous écouter davantage... le vôtre vous emmène loin de Lisbonne. Demain, peut-être...
Lopez.
Hé ! Non, non, madame ! ... ne venez-vous pas de me le défendre ? Vos volontés sont mes lois suprêmes.
La Duchesse.
Demain, soit, vous resterez ; mais sous quelques jours...
Lopez.
Quel parti prendre ?
La Duchesse.
Celui de me quitter, monsieur.
Lopez.
Madame, vous me désespérez... eh ! Pourquoi me nommer l' auteur de vos chagrins ? Pourquoi quitter m le duc ? Venez à Madrid vous-même, venez partager les honneurs qui l' attendent ; embellissez nos fêtes de votre éclat ; paraissez, effacez mille rivales... partez avec lui.
La Duchesse.
C' était mon dessein, mais une détermination si prompte...

des obstacles qui m' arrêtent quelque temps... vous ne pouvez attendre ! ...
Lopez.
J' attendrais, n' en doutez pas, assuré de vous conduire avec nous.
La Duchesse.
N' y songeons point, cela vous est impossible... je l' avoue, il m' eût été doux de vous... de suivre le duc de Bragance.
Lopez.
Ah ! Disposez, ordonnez, madame, j' écrirai, je resterai... je ne quitterai point ces lieux sans vous, dussé-je payer de ma vie le témoignage d' amour que je vous donne.

La Duchesse.
Ne concevez point une espérance que je vous refuse, et terminons cet entretien.

ACTE 2 SCENE 12

Lopez *seul.*
quel trouble ! Quels discours embarrassés ! Cette promptitude à me fuir... non ! Mes interprétations ne sont point présomptueuses... elle n' a pas craint de m' avouer mon empire... elle le déclare, elle est à moi ! ... mon coeur n' éprouva jamais de plus vive émotion ; je sentais le langage de la feinte mourir sur mes lèvres... je voulais séduire, et j' étais séduit ; ses yeux attiraient le feu des miens : je ne la

trompais point, je brûlais... qu' elle était gracieuse et belle ! Quelle proie à saisir qu' une si ravissante personne !

ACTE 2 SCENE 13

Vasconcellos, Lopez Ozorio.
Vasconcellos.
Je vous cherchais, amiral ; le courrier d' Espagne vient d' arriver : lisez.
Lopez *après avoir lu.*
dieu !
Vasconcellos.
Un ordre exprès d' arrêter le duc, et c' est vous qui le devez exécuter.
Lopez.
Une mesure si violente...
Vasconcellos.
Je l' ai sollicitée moi-même du comte Olivarez. De sourdes menées ont excité ma vigilance, et je suis à la piste ; joignez le duc de Bragance demain au château d' Almada, point de ménagemens.
Lopez.
Cette décision m' étonne...
Vasconcellos.
Les fils s' embrouillaient depuis un temps, je crois les avoir coupés net. Les Bragance, les Villaréal, les Aveïro sauteront, et leurs partisans iront travailler aux mines.

p71

Point de pitié ! Soupçonner avant qu' on remue,
frapper dès qu' on soupçonne ; voilà comment on
gouverne.
Lopez.
Me charger, moi, d' une telle commission ! ...
Vasconcellos.
Vous l' aviez reçue déjà sur vos vaisseaux, et deviez
l' arrêter à bord. Qu' y a-t-il de nouveau ?
Lopez.
Monsieur, je ferai mon devoir, quelque peine qu' il
m' en coûte.
Vasconcellos.
Quelle peine ! Bon ! D' arrêter cet homme ! ... un
homme que vous n' avez jamais vu, qui ne vous touche
en rien ! ... eh ! J' en ai envoyé beaucoup, de mes
anciens amis, ramer sur les vaisseaux du roi. Faites,
faites, m l' amiral ; point de retard. Demain, au
point du jour, allez prendre le duc. Mystère et
promptitude.

ACTE 2 SCENE 14

Lopez *seul.*
ainsi mes espérances sont ruinées ! Fatal
contre-temps ! ... comment y remédier ? ...
impraticable. Madame De Bragance me verra comme
un monstre, et mes séductions échoueront toutes
contre sa haine ! ... devais-je le prévoir ! Quoi !
Cette femme m' échapperait... et sans retour !
Seulement quelques jours de plus... mais une nuit ! ...

p72

une seule nuit ! ... une nuit vaut une année pour
l' intrigue, et en amour un siècle... allons, allons,
je suis fou ! ... comment la voir ? Comment la
résoudre ? ... non ! ... hé ! Faisons mieux...
l' entreprise est hardie ! ... n' importe ! ... si je
garantissais le duc des périls qui le menacent ; ...
si j' obtenais à ce prix l' intérêt tendre que je
sollicite de la duchesse... eh ! Dût-elle même ne
point me payer d' une action généreuse, elle est
digne de moi ! ... introduisons-nous chez elle, à
son insu... sitôt que les ténèbres... que
risqué-je ? ... un valet suborné, une porte ouverte
ou une fenêtre... l' amour et l' or entrent partout...
et je veux tenter l' entreprise.

ACTE 3 SCENE 1ERE

p73

Le théâtre représente l' appartement de la duchesse
de Bragance à Lisbonne.
La duchesse, Flora.
Flora.
Que de marques d' affections la vice-reine nous a
données, madame !
La Duchesse.
Oui, ma fille.
Flora.
Elle vous aime tendrement.
La Duchesse.
Les discours qu' elle me tenait n' en seraient pas
la preuve. Apprends à te défier de ces faux dehors
d' amitié. Ces paroles-là sont sur les lèvres, et
partent rarement du coeur.

p74

Flora.
La vilaine chose que de se haïr de la façon qu' on
s' aime !
La Duchesse *à part.*
il est nuit close, et Pinto n' arrive point.
Flora.
Qu' avez-vous, madame ? Vous semblez inquiète...
La Duchesse.
Moi ! ... je n' ai rien.
Flora.
Vous êtes changée...
La Duchesse.
Aucun sujet pourtant...
Flora.
Ah ! Madame, depuis une heure entière je vous
examine, et votre agitation est si grande... vous
vous levez, vous marchez, puis vous vous rasseyez
et vous levez encore. Cet ouvrage, vous l' avez
vingt fois interrompu ; alors vous regardez
fixement, comme on regarde sans voir, quand on pense.
Parlez-moi ; quelles peines éprouvez-vous, madame,
que je ne puisse partager ? Ma jeunesse m' exclut-elle
de la confiance d' une mère ? Est-ce à moi, si les
consolations vous sont utiles, que vous devez fermer
votre ame ?

La Duchesse.
ô ma fille ! ... puis-je ne pas être alarmée de
l' ordre qui éloigne votre père ?
Flora.
Ce n' est pas la seule cause de vos inquiétudes...
ce matin, quand il nous annonça sa résolution de
partir sans

nous, vous parûtes moins tourmentée ; ce soir, plus que jamais, votre tristesse s' est accrue.
La Duchesse *très-émue.*
oui, oui, parce que le moment approche... où votre père nous aura quittées.
Flora.
Eh quoi ! Ce voyage nous ôte-t-il l' espérance de le revoir bientôt ?
La Duchesse.
Notre position est affreuse, ma fille ; votre père a des ennemis cruels qui le forcent à ne plus paraître dans cette ville... qui lui dressent mille embuches dont il est forcé de se garantir... nous avons tout prévu, tout disposé pour mettre à l' abri sa fortune et ses jours... si l' événement trompe nos précautions, mon sort peut devenir le plus fatal du monde... ah ciel ! Si vous ne deviez jamais revoir votre père !
Flora.
Mon père ! ... que dites-vous ? Ces malheurs que vous craignez, ils sont donc bien terribles... et vous me les cachiez... et ils seraient tombés sur moi sans que j' y fusse seulement préparée... dites-moi, dites-moi toutes vos craintes ! Que je n' aie pas à vous accuser de m' avoir laissée dans une sécurité trompeuse.
La Duchesse.
M' accuser ! Moi, moi qui te chéris si tendrement ; moi qui suis ta mère... ah ! Jamais tu ne m' accuseras !
Flora.
Non, madame, non ; votre fille ne redoublera pas vos peines qu' elle veut adoucir.

La Duchesse.
Tu me le promets, ma chère Flora ; tu ne m' accuseras de ta vie ?
Flora.
En ai-je quelque droit ? Et vos bontés...
La Duchesse.
Quelle que fût notre destinée... fussions-nous frappés des coups les plus soudains...
Flora.
Vous m' effrayez ! ...
La Duchesse.
Le ciel nous protégera, j' espère... les choses humaines sont si variables, que notre état peut changer... en mal... ou en bien ; une prospérité brillante, imprévue, nous est peut-être réservée...

si au contraire c' était l' infortune... tu te
rappelleras mon amour, mes soins, mes alarmes,
sur ton père, sur toi... et tu ne m' accuseras de
ta vie... n' est-ce pas, de ta vie ?
Flora.
Quel accent, ô ma mère !
La Duchesse.
C' est celui de ma tendresse, il ne te doit pas
effrayer... quelqu' un vient ; embrasse une mère
qui souffrirait mille morts pour sa fille. Allons,
allons, du courage ; plus de larmes.

ACTE 3 SCENE 2

p77

La duchesse, Flora, Madame Dolmar.
Madame Dolmar.
Quoi ! Madame, point de musique ce soir ?
La Duchesse.
Je souffre, je me suis enfermée.
Madame Dolmar *étourdiment.*
oui, j' ai forcé votre porte ; un homme nouveau,
que je ne connais point, m' a dit que l' on n' entrait
pas ; j' ai demandé Monsieur Pinto, et me voilà.
Comme vous paraissez défaite ! Quelle figure
altérée ! Et la signora Flora qui est toute
émue...
La Duchesse.
Affligée de me voir malade.
Madame Dolmar.
Il fallait sortir, aller, faire venir du monde,
vous distraire... moi, je viens de mille endroits ;
j' ai appris cent anecdotes les plus gaies chez la
marquise Alberta.
La Duchesse *préoccupée.*
c' est une maison aimable...
Madame Dolmar.
Où vont tous mes vieux amis...
La Duchesse.
Vos vieux amis sont jeunes.
Madame Dolmar.
Je les aime tous différemment.

p78

La Duchesse.

Je ne dis rien de Pinto : c' est l' ami du coeur,
lui !
Madame Dolmar.
Mon dieu ! Non... pas plus que les autres, je vous
assure.
La Duchesse.
Au même titre, j' entends. (à part.) que cette femme
m' importune !
Madame Dolmar.
Savez-vous ce que l' on raconte de la marquise
Alberta ?
La Duchesse.
Non.
Madame Dolmar.
L' aventure la plus humiliante...
La Duchesse.
Des scandales, fi ! Ils deviennent si fréquens,
qu' on est las de les entendre. Je ne sais par
quelle bizarrerie on s' entretient toujours du vice
qui est si commun, et jamais de la vertu qui est
si rare.
Madame Dolmar.
Il est vrai ; cette réflexion-là... est...
elle bâille.
La Duchesse.
Moins gaie que les discours de vos vieux amis.
Madame Dolmar.
Comme vous me persifflez, madame !
La Duchesse *à part.*
Pinto qui ne consigne pas cette femme !
Madame Dolmar.
La signora Flora veut-elle faire de la musique ?

p79

Flora *travaillant.*
excusez-moi, madame ; j' ai hâte d' achever cet
ouvrage.
Madame Dolmar.
Et vous, madame ?
La Duchesse *impatientée.*
ce soir, je n' ai pas de voix.
Madame Dolmar.
Mais du chagrin. Quelque chose vous agite... faut-il
que je vous laisse ? Que je sorte ?
La Duchesse *troublée, avec empressement.*
restez, restez, je vous prie... n' imaginez pas...
aucun chagrin... rien ne m' agite.
Madame Dolmar.
En ce cas, ne vous livrez pas à cet abattement ;
de grâce, chantez votre nouvelle romance.
La Duchesse.

Dispensez-moi...
Madame Dolmar.
Madame, je n' insiste plus ; oui, il me semble qu' une grande inquiétude vous presse, et je ne veux pas me rendre importune.
La Duchesse.
Importune ! Vous ? Jamais. Je n' étais qu' un peu indisposée... (à part.) dieu ! Si elle allait soupçonner... je vais chanter.
Madame Dolmar.
N' est-ce pas abuser ? ...
La Duchesse *prenant sa guitare.*
du tout, du tout... (à part.) quel supplice !

p80

Elle chante.
Un portugais, dont l' ame fière
s' irritait contre ses revers,
avec sa fille prisonnière
languissait plongé dans les fers.
La mort l' attend, le glaive brille,
son arrêt ne peut l' effrayer...
mais les pleurs de sa tendre fille (elle regarde sa fille.)
font pleurer le preux chevalier.
Le murmure des flots du Tage,
le vent qui mugit sur la tour,
à sa plainte, aux cris de sa rage,
semblent répondre nuit et jour.
Entre ses mains une arme brille,
il voit s' endormir le geôlier...
mais l' effroi qu' il sent pour sa fille (elle se trouble.)
fait trembler le preux chevalier.
Le portugais, plein d' espérance,
frappe son argus endormi,
et tout près de sa délivrance
rentre aux fers de son ennemi.
Son triste coeur du fer qui brille
n' attend pas le coup meurtrier,
et celui qui frappe sa fille
fait mourir le preux chevalier.

ACTE 3 SCENE 3

p81

La duchesse, Flora, Madame Dolmar,
Pinto.
Pinto *surpris.*
pardon, mesdames.
Madame Dolmar.
Quel effroi, monsieur !
Pinto.
Je suis si étourdi ; j' ai interrompu votre musique...
Madame Dolmar.
Vous avez eu tort : madame chante avec une
expression ! ...
Pinto *bas à la duchesse.*
le duc de Bragance déguisé.
La Duchesse *à part.*
le duc... ah ! Ciel !
Pinto.
Voulez-vous que je vous accompagne un autre air ?
La Duchesse.
Je ne veux plus chanter.
Madame Dolmar *se promenant dans la chambre.*
le joli ouvrage ! Vous travaillez comme une fée,
signora.
La Duchesse *bas à Pinto.*
faites-la sortir.
Pinto *bas à la duchesse.*
elle le verrait au passage, il est là. C' est une
écervelée ; elle peut courir partout, rentrer,
apercevoir nos gens :

emmenez votre fille par ici ; je vais, moi, lui
faire une scène.
La Duchesse *bas à Pinto.*
elle vous a demandé à la porte.
Pinto *bas à la duchesse.*
dépêchons.
La Duchesse.
Excusez-moi, madame ; Pinto vient de me rappeler
que des lettres importantes...
Madame Dolmar.
Je me retire.
Pinto *courroucé, bas à Madame Dolmar.*
de grâce, deux mots.
La Duchesse.
Ma fille, il faut écrire vos adieux à monsieur le
duc ; je vais vous accompagner jusqu' à votre
chambre.
Flora *quittant sa broderie.*
je vous suis, madame.
La Duchesse *à Madame Dolmar.*

bonsoir.

ACTE 3 SCENE 4

Pinto, Madame Dolmar.
Madame Dolmar.
Quel air furieux !
Pinto.
Mon air ne ment pas, je le suis.

p83

Madame Dolmar.
à quel sujet, mon ami ?
Pinto *embarrassé.*
à quel sujet ? ... belle question ! ... d' où venez-vous,
je vous prie ?
Madame Dolmar.
De chez la marquise Alberta ?
Pinto.
Une femme sans moeurs.
Madame Dolmar.
Que tout le monde voit.
Pinto.
Eh ! Qui ne voit-on plus ?
Madame Dolmar.
Votre colère, monsieur...
Pinto.
Il y avait grand monde, et vos coquetteries s' y
sont exercées selon l' usage.
Madame Dolmar.
Elle était seule.
Pinto.
Justement, vous attendiez quelqu' un en secret chez
elle.
Madame Dolmar.
Il est venu plus tard une personne.
Pinto.
Celle qui vient si souvent ?
Madame Dolmar.
Non, une qui n' y vient jamais.
Pinto.
Oui, sans doute, exprès pour vous voir.

p84

Madame Dolmar.
Bien trouvé ! Monsano qui me voit sans cesse et

qui ne vous inquiète point.
Pinto *furieux.*
eh, oui ! C' est cela, cela même ! C' est Monsano !
Je sais, madame, où vous en êtes ; mon amour est
trahi, ma confiance jouée, mes droits sont outragés...
Madame Dolmar.
Quel est ce transport ! Si la cervelle ne vous a
pas tourné...
Pinto.
Déclarez-moi ce qui s' est passé.
Madame Dolmar.
Quel emportement !
Pinto.
Puisque vous me trompez sur ce que je sais,
brouillons-nous pour la vie.
Madame Dolmar.
Eh bien ! Je vous avoue...
Pinto *effrayé.*
eh ! Quoi donc ?
Madame Dolmar.
Mon seul tort est de vous avoir caché que j' ai
reçu autrefois des lettres fort tendres de Monsano.
Pinto.
Des lettres ! ... mais je sais, je sais encore...
Madame Dolmar.
Rien de plus, en vérité.
Pinto.
Recevoir des lettres ! ... c' est un crime que rien...
ô perfidies !

p85

ô femme ingrate... je n' ose en ce lieu m' expliquer...
mais si un respect pour vos sermens, si la pitié
que je mérite... ah ! Je veux vous parler... tout
éclaircir... de grâce ! Vous connaissez le pavillon
du parc... la duchesse m' attend... j' irai vous y
joindre ; je vous conduirai moi-même chez vous
après notre explication, en vous ouvrant la grille
des avenues.
Madame Dolmar.
Vous êtes fou, je crois.
Pinto.
Allez, madame, et puissiez-vous encore vous justifier
à mes yeux !
Madame Dolmar.
Je ne puis ainsi à l' heure qu' il est...
Pinto *se frappant le front.*
craignez ma jalousie au désespoir.
Madame Dolmar.
Si l' on me rencontrait ! ...
Pinto.

Personne.
Madame Dolmar.
Je me perds si l' on me voit...
Pinto.
Vous me perdez si vous me résistez.
Madame Dolmar.
Point d' éclats ! ... je vous cède, j' obéis... moi,
monsieur...
Pinto.
Allez, madame, ou craignez...
il la pousse dehors.

ACTE 3 SCENE 5

p86

Pinto *seul.*
fermons la double porte, et qu' elle attende !
Jamais querelle ne fut plus utile... entrez
maintenant, monseigneur.

ACTE 3 SCENE 6

Le duc, Pinto.
Le Duc *déguisé en simple valet.*
contre qui querelliez-vous si fort ?
Pinto.
Contre cette folle dame Dolmar qui s' est introduite
ici malgré la consigne, en s' ingérant de me nommer.
ô monseigneur ! Si elle vous eût vu sous ce
déguisement après minuit, il y avait assez pour
nous faire découvrir : quelle imprudence !
Le Duc.
Je vous ai dit mon projet.
Pinto.
Extravagance pure !
Le Duc.
Un batelier m' a conduit dans une méchante nacelle ;
c' est un homme sûr.

p87

Pinto.
Vous jouez notre vie et la vôtre, comme si elles
vous appartenaient.
Le Duc.

Et nos affaires ?
Pinto.
Tout marche ; d' ici à huit ou neuf heures, c' en est fait des espagnols ou de nous.
Le Duc.
As-tu disposé ? ...
Pinto.
Tout ; mais encore une faute pareille à celle-ci, je ne réponds de rien. Voici madame ; je vais dans la chambre voisine régler les instructions nécessaires à nos fidèles, et je reviens vous les lire.
La Duchesse *en entrant.*
ah ! Monsieur, comment osez-vous paraître ici ?
Pinto *s' en allant.*
pour être auprès de vous, tendresse conjugale ! ...
(à part.) quelle faiblesse !

ACTE 3 SCENE 7

Le duc, la duchesse.
Le Duc.
Oui, pour ne vous point quitter, ma chère ; et ce que j' ai caché à Pinto, pour vous emmener hors de cette ville.

p88

La Duchesse.
Y pensez-vous ?
Le Duc.
J' y ai mûrement réfléchi. Vous allez me suivre, vous et ma fille Flora, ma pauvre enfant que j' ai frémi d' abandonner, ainsi que vous, à tant de périls.
La Duchesse.
Vous les redoublez en nous éloignant. Qui sait si vous n' êtes pas déjà surveillé ? Si ces mouvemens nocturnes échappent à la vigilance des rondes espagnoles ? On vous a reconnu peut-être...
Le Duc.
Qui voulez-vous qui me connaisse là-dessous ?
La Duchesse.
Votre déguisement éclaircirait tous les doutes, si l' on nous arrêtait en chemin.
Le Duc.
Nul risque. Une barque nous attend sur la rive du Tage ; elle nous transportera ensemble au château d' Almada. Venez, venez, le ciel est pluvieux, sombre... personne ne nous verra.
La Duchesse.

Restez vous-même avec nous, puisque vous êtes enfin en sûreté ; si la sagesse vous eût conseillé, elle vous eût retenu loin d' ici. Quelle différence entre vos dangers et les nôtres ! Que l' on vous sache en secret dans Lisbonne, votre nom vous expose à toute la rigueur du ministre, et révèle tous les complots formés par vos amis. Que nous arriverait-il à nous ? Je ne suis qu' une femme, votre fille un enfant :

quelque ambition que l' on vous prêtât, le châtiment n' en retomberait pas sur nos têtes.
Le Duc.
Vous ignorez la cruauté de Vasconcellos ; il voudrait effrayer par un exemple ceux qui seraient tentés de me prendre pour modèle.
La Duchesse.
Si sa cruauté vous est connue, pourquoi la braver sans fruit en vous exposant de la sorte ?
Le Duc.
Oui, j' étais prudent lorsque je refusai d' entrer dans toutes ces brigues, lorsque je préférai l' innocence et la paix aux perplexités cruelles où me voilà. J' étais sage alors ; mais vos jours sont menacés, mais notre chute peut écraser ma fille ; mais je ne vois, ne connais, ne respecte plus rien, entraîné par mes sollicitudes paternelles. Venez, vous dis-je ; emmenons-la, sauvons-la.
La Duchesse.
Demeurez... elle ignore tout... l' indiscrétion de son âge...
Le Duc.
Toujours se taire, se cacher, ô contrainte ! Avais-je raison de fuir ces lâchetés, ces tourmens ? Depuis que l' on m' a fait ambitieux, ne m' est-il plus permis d' être époux et père ?
Eh ! Me croyez-vous moins agitée des sentimens qui vous combattent ? Homme injuste ! Avez-vous eu ses regards à soutenir, vos larmes à lui cacher, sa tendresse à tromper ? Cette fille que vous voulez précipiter dans l' abîme par une

folle précaution, elle est aussi la mienne ; mes soins l' ont élevée, embellie ; elle est ma richesse. Vous osez me reprocher mon ambition ! Qui recueillera

le fruit de mes peines, si ce n' est elle et vous, vous qui blessez un coeur rongé d' inquiétudes ? Quoi ! Lorsqu' une faible femme les dissimule, que ses affections sont vaincues, ses craintes surmontées, qu' elle brave pour vous les fers, l' exil, les supplices, le duc de Bragance la méconnaît et l' injurie ! ... ah ! Je m' aperçois, monsieur, que je n' étais pas assez forte pour tant d' assauts répétés ; oui, j' y succombe... aurais-je en effet pu m' attendre que celui dont le courage me devait applaudir serait le premier à m' accabler de son courroux ?

Le Duc.

Cessez de vous en plaindre ! ... il vous prouve à quel point mon amour est alarmé... laissez-moi seulement voir ma fille.

La Duchesse.

Non, non, vous ne la verrez pas. Vos discours, votre aspect l' épouvanteraient... encore une fois, vous ne la verrez pas.

Le Duc.

Je la verrai, madame ; je la verrai.

La Duchesse.

Calmez cette fureur.

Le Duc.

Dormez sur le volcan, si cela vous plaît ; je ne veux pas qu' il la dévore.

La Duchesse.

Monsieur, monsieur, disposez de moi, de ma fille ; et si

votre aveuglement nous perd, ne vous en prenez qu' à vous-même.

Le Duc.

Préparez-la, et cachez lui l' objet de cette fuite.

La Duchesse.

Elle doit être couchée, et je vais la réveiller. (à part.) allons consulter Pinto.

ACTE 3 SCENE 8

Le Duc *seul.*

plus j' y songe, plus la retraite me paraît sage. Que nous soyons surpris, les conjurés ne bougeront, et le premier prétexte détruira un soupçon sans preuve. Que nous atteignions l' autre bord, si le complot réussit, le retour est sûr et prompt ; s' il manque, je dérobe ma famille aux poursuites de

Vasconcellos, à la fureur de la fille. Que sais-je ?
Favorisé aujourd' hui, demain proscrit : malheur à
qui fonde sa fortune sur les capricieux mouvemens
d' une multitude volage et effrénée ! Pourvu que
Pinto, qu' elle aura couru avertir, ne mette pas
obstacle... qu' est-ce que j' entends ?

ACTE 3 SCENE 9

Le duc, Lopez Ozorio.
Lopez *entrant par une fenêtre qu' il ouvre.*
m' y voilà.

p92

Le Duc.
Qui es-tu ?
Lopez.
Pas le mot, ou tu es mort.
Le Duc.
Je ne te crains pas.
Lopez.
Qui es-tu ?
Le Duc *vivement.*
tu ne me connais point ?
Lopez.
Dis-moi qui tu es ?
Un des gens de Madame De Bragance.
Lopez.
Silence, ou je te tue.
Le Duc.
Je ne vous crains pas, vous dis-je.
Lopez.
Prends cet or, et sers-moi.
Je n' ai que faire de votre or.
Lopez.
Inaccessible à la crainte et à l' intérêt, quel
homme est-ce là ?
Le Duc.
Expliquez-vous ? ... qui vous amène ainsi la nuit
chez la duchesse ?
Lopez.
Tu connais les routes de la maison ? ... conduis-moi.

p93

Le Duc.
Que je sache au moins vos intentions ; vous pourriez

avoir tel projet...
Lopez.
Me prends-tu pour un brigand ?
Le Duc.
Cela y ressemble... grimper aux murs, aux fenêtres ! ...
Lopez.
Calme-toi, une femme de sa maison, gagnée à force
d' argent, avait attaché une échelle à cette croisée,
n' osant m' ouvrir la porte que, par l' absence des
anciens serviteurs, gardent aujourd' hui des personnes
à qui elle n' a pu se confier.
Le Duc.
Et vous pénétrez audacieusement chez une femme !
Lopez.
Qui m' aime. Le grand mal !
Le Duc.
Elle vous aime ?
Lopez.
J' ai du moins lieu de le croire. Prends cette bourse ;
tiens, tiens.
Le Duc.
Qui êtes-vous donc pour être si prodigue ?
Lopez.
Lopez Ozorio, amiral des flottes espagnoles.
Le Duc.
Celui qui vient s' assurer de M De Bragance ?
Lopez.
Lui-même. Conduis-moi.

p94

Le Duc *à part.*
aux enfers ! Et voici qui va me payer tes outrages.
Il met la main à son épée.
Lopez.
Est-ce par cette porte qu' on entre chez la
duchesse ?

ACTE 3 SCENE 10

Le duc, Lopez Ozorio, la duchesse.
La Duchesse *au duc.*
j' ai peur qu' on ne vous surprenne ; mon ami,
croyez-moi...
Lopez.
Son ami !
La Duchesse.
Un homme !
Le Duc *furieux, à la duchesse.*
il ne me connaît pas.

Lopez *au duc.*
arrêtez ! Vous ne sortirez point.
La Duchesse *s' écriant.*
Pinto ! à moi, Pinto !
Le Duc *mettant la main sur la garde de son épée.*
tu veux périr... avance.

ACTE 3 SCENE 11

p95

Le duc, la duchesse, Lopez Ozorio,
Pinto.
Pinto *se jetant l' épée à la main au devant du duc.*
qu' est-ce, madame ? Dom Lopez chez vous ! (au duc.)
sortez, sortez.
La Duchesse *à Pinto.*
il ne le connaît pas.
Le Duc.
Audacieux ! ... mon épée va punir...
La Duchesse *au duc.*
Pinto vous dira tout. (à Lopez.) ô ciel !
écoutez-moi...
Lopez.
Que peut entendre un homme amoureux et jaloux qui
ne l' outrage encore ?
Pinto *à part.*
amoureux ! Je tiens le fil. (à la duchesse.) retenez
l' amiral.
Le Duc.
Mais cet homme ? ...
Pinto.
Votre femme, votre fille, que l' échafaud menace...
La Duchesse *à Lopez.*
monsieur, je vous supplie.
Le Duc.
Laissez-moi...

p96

Pinto.
Point de fausse bravoure... venez, ne vous perdez
pas.
Il entraîne le duc et sort.

ACTE 3 SCENE 12

La duchesse, Lopez Ozorio.
Lopez.
Devais-je m' attendre à trouver un homme chez vous
à pareille heure ?
La Duchesse.
Eh ! Qui vous y a introduit vous-même ? Qui vous
a inspiré cette audace, de violer mon asile ?
Lopez.
Si le hasard ne m' apprenait à juger mes torts,
madame, je me croirais plus coupable.
La Duchesse.
Vos outrages ne m' empêcheront point de réitérer
ma question.
Lopez.
Et j' y répondrai si vous daignez m' avouer quel est
cet homme.
La Duchesse.
Quel il est, monsieur ? De quel droit m' interrogez-vous ?
Qui m' a mise en votre dépendance ?
Lopez.
La rencontre que j' ai faite ici.

La Duchesse.
Comment avez-vous pénétré le secret de ma demeure ?
Lopez.
Par cette fenêtre. Il ne m' importe plus de vous le
cacher. Les perfides espérances que j' ai reçues de
votre bouche ne me laissent que la honte d' une
témérité dont je rougis.
La Duchesse.
Puis-je le croire ? Sur la foi d' un entretien
frivole, vous osez, chez moi...
après des engagemens avec moi de regards et de
paroles, vous recevez un autre...
La Duchesse.
Ma réputation est assez établie pour me défendre
de vos injurieux discours.
Lopez.
De pareilles surprises la rendraient plus brillante,
madame. Mais quel était le mortel si heureux, si
déguisé... il y avait bien du mystère... fixez,
je vous prie, l' incertitude de mes conjectures...
ne m' obligez pas à courir consulter mes amis sur
ce que j' en dois penser.
La duchesse *à part.*
ô ciel ! ... (haut.) vous auriez l' horreur de
répandre...

Lopez.
Dites-moi si cet homme que j' ai vu est un de mes rivaux ; ce qu' il est ; ou moi, je puis sans crime dire partout ce que j' imagine.
La Duchesse *à part.*
s' il allait faire découvrir ! ... (haut.) ah !
Monsieur, quelle que soit votre coupable conduite, les apparences qui m' accusent

me ravissent le droit de m' en plaindre. Ne vous étonnez pas de ma confusion. écoutez-moi ; j' aime à vous croire honnête.
Lopez.
Eh bien !
La Duchesse.
C' est à un brave et loyal espagnol que je me confie, incapable, je pense, de trahir mon secret.
Lopez.
Achevez.
La Duchesse.
Une autre que moi s' efforcerait à dissimuler encore, et je vous dirai naïvement la vérité ; mais que cette marque d' estime enchaîne votre silence.
Lopez.
Parlez sans crainte.
La Duchesse.
Cet homme-là est un homme... que je chéris... les noeuds qui nous unissent.
Lopez.
Déclarez sans détour qu' il fut pour vous...
La Duchesse.
Hélas ! Comme un amant ; et depuis des années entières nous vivons dans la plus grande intimité. Cet aveu même ne me coûte point à vous faire, puisqu' il vous explique la frayeur que m' a causée votre présence.
Lopez.
Comment se nomme-t-il, madame ?

La Duchesse.
Ne redoublez pas mon embarras... vous m' aimez ; il serait affreux de l' exposer à votre jalousie.
Lopez.
Je dois être l' objet de la sienne. Je lui ai tout dit, le prenant pour un de vos valets.

La Duchesse.
Quoi donc ? Qu' aviez-vous à dire ?
Lopez.
Que vous m' aimiez...
La Duchesse *effrayée.*
ah ! Ciel... c' est à lui que vous avez tenu ce langage ? Qui vous a fait croire que je vous aime ? Est-ce moi, monsieur, qui suis indignée de vos procédés... qui ne vous aimai jamais ?
Lopez.
Vous oubliez qu' une favorable entrevue...
La Duchesse.
Sortez.
Lopez.
J' obéirais à des ordres plus doux ; mais...
La Duchesse.
Entrer chez moi ! Me résister... vous êtes un malheureux.
Lopez *lui prenant la main.*
moi, madame !
La Duchesse.
Non, vous êtes bon, honnête... vous allez me laisser, quitter ma main. Oui, généreux Lopez.
Lopez.
Fort bien ! Me voilà devenu le généreux Lopez. Parlez !

p100

Quelle condescendance exigez-vous du généreux Lopez ?
La Duchesse.
Qu' il se retire ; qu' il sorte.
Lopez.
Chargé de votre haine, et par un balcon, par quelque porte dérobée... ah ! C' est la route d' un amant favorisé.
La Duchesse.
Je vais ordonner que l' on vous ouvre.
Lopez.
En pleine nuit, ce serait vous perdre...
La Duchesse.
Monsieur, ne m' accablez pas ; respectez...
Lopez.
Les droits d' un rival.
La Duchesse *à part.*
que devenir ? à quelle honte mes périls et mon ambition me condamnent !
Lopez.
Cessez d' être inexorable, et je vous paie mon bonheur d' un service que vous n' achèterez jamais trop cher. La destinée de votre époux est dans mes mains.

La Duchesse.
Au nom du ciel... parlez.
Lopez.
Je deviens coupable si je vous instruis.
La Duchesse.
éclaircissez un pareil mystère...
Lopez *se jetant à ses genoux.*
ah ! Femme adorée ! Sauvez un époux des malheurs
qui l' attendent.

ACTE 3 SCENE 13

p101

La duchesse, Lopez Ozorio, Pinto,
Francisque.
Pinto.
Un ordre de la vice-reine.
Francisque.
De reconduire m l' amiral à son domicile.
Lopez.
Moi ! Et sur quel soupçon ? ...
Francisque.
Votre présence chez madame la duchesse.
Lopez.
Allez dire, monsieur, à la vice-reine...
Francisque *lui montrant un ordre.*
l' ordre est signé par elle de vous tenir chez vous
jusqu' à l' heure où le secrétaire pourra vous parler.
Mes gens sont en bas qui attendent.
Lopez.
J' aurai raison d' une telle offense ; je vous suis.
à Madame De Bragance. vous voyez ce que me
coûte un aveugle amour, madame ; cet éclat, chez
vous, au milieu de la nuit, l' heure à laquelle on
me surprend à vos pieds, sont autant de scandales
que vous ne me pardonnerez jamais, et j' en serais
trop puni s' ils m' attiraient votre haine. Adieu,
madame.

ACTE 3 SCENE 14

p102

La duchesse, Pinto.

La Duchesse.
D' où vient ce coup d' autorité ?
Pinto.
De moi. Les espions, gagés par la vice-reine, l' avaient informée que votre époux, sorti de son château, se rendait peut-être de nuit à Lisbonne. Là-dessus, soupçons, terreur. Vasconcellos était absent ; dès-lors conseil tenu chez la vice-reine ; puis un ordre que sa garde venait exécuter en son nom.
La Duchesse.
Dieu !
Pinto.
Le mandat portait de s' emparer de l' homme introduit en secret dans votre maison, fût-ce le duc lui-même. On veut d' abord m' effrayer ; on me demande sa personne ; je vois du doute, le ciel m' éclaire, et je livre l' amiral à sa place. L' échelle à cette fenêtre, et sa présence chez vous ont servi de preuve contre lui et trompé la surveillance. L' orage est passé.
La Duchesse.
Oh ! Vous êtes notre sauveur... que je souffrais d' être seule avec cet homme !
Pinto.
Je cours chercher le duc. Remettez-vous, madame, de votre saisissement.

ACTE 3 SCENE 15

p103

La Duchesse *s' assied.*
quel homme que ce Pinto ! Courageux, subtil, hardi, infatigable, l' oeil à tout, ce sang-froid qui calcule, cet emportement qui renverse ; mais que dois-je redouter pour le duc ? Ces derniers mots de l' amiral m' ont glacée...

ACTE 3 SCENE 16

le duc, la duchesse, Flora, Pinto *lisant des papiers.*
Flora.
Est-il vrai, madame, que mon père, contraint à se déguiser pour éviter la poursuite de ses ennemis, veuille fuir Lisbonne, et qu' il nous emmène ?
Le Duc.

Oui, nous partons.
Pinto.
Rien de plus fou que ce projet ; madame a raison
d' y mettre obstacle.
Il continue à lire.
Le Duc.
Pinto, en m' entraînant chez ma fille, a rassuré
en quatre

p104

mots mes soupçons sur votre conduite ; tout ce désordre n' est pas moins le fruit de vos dangereux projets.
La Duchesse.
J' ai flatté cet homme d' après l' avis de Pinto, pour vos seuls intérêts. Son audace a fait le reste. N' usons pas un temps précieux en vaines justifications. Partons, partons, ma fille.
Flora pendant cet entretien range et marche dans la chambre.
Pinto.
Quoi ! Monseigneur ! Résolu à quitter la partie ?
Le Duc.
Ou à la perdre.
Pinto.
Vous aussi, madame ?
La Duchesse.
L' amiral a laissé échapper des mots fort clairs... le duc est en danger... je ne prends plus rien sur moi.
Flora.
Mon père, si vous êtes menacé... ne nous quittez pas.
Le Duc.
Non, mon enfant, non, je t' emmène avec moi.
Pinto.
Monseigneur, ces trajets continuels... gare à vous ; mais vous le voulez, le temps est cher, et il est plus court de réparer vos imprudences, que de vous en convaincre.
La Duchesse.
Viens, ma Flora ; veillez à nos amis, Pinto. On a des desseins contre le duc... je suivrai ses pas, son sort, ses volontés... je suis femme, je suis mère... mon devoir le plus sacré est de n' abandonner ni mon époux, ni ma

fille. Cette ville... ah ! Je frémis, peut-être la quittons-nous pour toujours... ô mon dieu ! ... c' est sur votre zèle, Pinto, c' est sur vous seul que reposent ma confiance, notre espoir, ma vie et le salut de toute ma famille. Adieu !
Le Duc.
Adieu. Je puis te livrer ma vie ; mais je dois sauver et ma femme et ma fille.
Pinto.
Mon valet muet vous suivra jusqu' au rivage. Qu' il vous embarque et revienne ; qu' on ne dise point à la porte que vous êtes sortis.

ACTE 3 SCENE 17

Pinto seul.
jamais on ne fut plus fait pour la vie privée. Bon
père, bon seigneur, mais conspirateur... détestable.
Mille qualités... communes ; des vues, de l' esprit...
feu de paille, qui brille sans chaleur ; un courage...
ce qu' il en faut pour l' honneur et pour se défendre,
mais pas assez pour la gloire, ni pour attaquer. Ah !
S' il mène seulement sa barque à l' autre bord, je
mènerai la mienne... nous sommes en pleine eau...
hé ! Hé ! Le vent est à la tempête... nos amis sont
bons rameurs, et destinés... aux galères peut-être...
fi, Pinto ! Quelle noire idée ! ... en cet instant...
je ne sais... mon imagination assaillie d' une foule
de visions hideuses... oh ! Avant que sur moi...
je me déchirerais

p106

les entrailles de mes propres mains. Relisons ces
notes... heim ! Heim ! Heim ! Le ministre... les
avenues du palais... saisir les portes... heim !
Heim ! Heim ! Vivent les portugais ! à bas
Philippe ! ... oui, signaux déployés... paix aux
bourgeois... justice et bonheur au peuple... là,
est le point d' union générale... bien ! Bien !
Très-bien ! Est-ce tout ? Et ma liste ? Qu' ai-je
fait de ma liste ? ... ah ! ... fripons fieffés,
vous nous rendrez compte. On vous apprendra, mes
chers castillans, à vous gorger d' or et de puissance
aux dépens des portugais ? Qu' êtes-vous ? Des fondés
de pouvoir qui mangez notre bien. La procuration
une fois annulée, la maison va... il n' est pas
temps de joindre nos braves... à quatre heures
chez le prélat de Lisbonne... à sept heures et
quart chez moi... exactitude, mémoire, régularité
dans nos mouvemens. La moindre variation dérange
la ligne tracée, et enverrait tout au diable...
mon manteau, et battons les chemins... hou ou !
Pauvre imbécille ! Et la dame du pavillon ; qu' en
fais-tu ? Délogeons-la... patience ! Informons-nous
si le duc... Piétro ! Piétro !

ACTE 3 SCENE 18

Pinto, Piétro.
Pinto.
Le duc est-il embarqué ?

Piétro faisant signe durant toute la scène.
hem !

p107

Pinto.
Ni soldats, ni curieux sur la route ?
Piétro fait un signe.
Point de batelier sur le port, ni de barque au loin ?
Piétro.
Hom !
Pinto.
Tes camarades sont-ils en bas avec toi ? Oui. Avez-vous pris des armes ? Oui. Ne vois-tu personne rôder autour de cette demeure ? Non. La garde venue pour arrêter l' amiral, semblait-elle avoir quelque soupçon ?
Piétro vivement.
hou ou om !
Pinto.
Je compte toujours sur toi. Du zèle et du courage : ta fortune est faite.
Piétro avec humeur.
hé !
Pinto lui prenant la main.
compte sur l' amitié de ton maître.
Piétro avec affection.
ah !
Pinto.
Tu n' as pas peur ?
Piétro touchant sa poitrine.
hom !
Pinto.
Nous sommes camarades aujourd' hui. Vivent les muets ! Ils agissent, font des réponses courtes et sont discrets.

p108

C' est ainsi qu' on devrait toujours choisir ses confidens et sa femme. çà, va-t-en sans délai...

ACTE 3 SCENE 19

Pinto, Piétro, Francisque, un valet.
Le Valet.
De la part de la vice-reine.

Francisque.
La vice-reine demande si Madame De Bragance peut se transporter chez elle aussitôt.
Pinto balbutiant.
la duchesse... c' est, c' est la vice-reine qui la demande ?
Francisque.
Oui, elle-même. Qui vous étonne ?
Pinto.
Rien... moi... c' est la duchesse qui est... couchée... elle m' a fait appeler toute saisie... un peu saisie de l' arrestation de l' amiral chez elle ; maintenant elle repose. Retournez, monsieur, chez la vice-reine, et envoyez-moi dire s' il faut l' éveiller et la faire lever pour qu' elle se rende à ses ordres.
Francisque.
Très-volontiers.
Pinto au valet.
éclairez, éclairez monsieur.

ACTE 3 SCENE 20

p109

Pinto, Piétro.
Pinto.
Massacre ! Malédiction ! Eh bien ! Eh bien ! Monsieur le duc, je l' ai craint, je l' ai dit... un coup de votre tête, une frêle circonstance... nous sommes ruinés, noyés, égorgés... et toi, toi planté comme une perche, que dis-tu ? Parle, parle.
Piétro le repoussant.
hé ! Hé...
Pinto.
Oh ! Le chien d' homme ! L' enragé duc de Bragance ! Piétro ! Mon ami ! ... va, vole, attends... la trame est rompue... dieu ! ... cette folle... cours au pavillon du parc... non, impossible ; il me faut garder la place de peur de nouvelle surprise... il écrit un mot au crayon. cours donc au pavillon... il y a une femme... tu entends ! Une femme.
Piétro.
Hom !
Pinto.
Madame Dolmar... tu sais ? Porte-lui ce papier... amène, amène-la ; pars et reviens comme le vent.

ACTE 3 SCENE 21

p110

Pinto *seul.*
Anges du ciel ! Oh ! Que j' en réchappe ! ... oui,
oui, l' on ne meurt pas d' une agonie... cette femme...
eh bien ! Quitte à lui déclarer... elle m' aime,
elle est officieuse, bonne, elle me secondera...
non, cachons-lui plutôt... oh ! Tout ; qu' elle serve
ma ruse et qu' elle ignore tout. Fruit de la
nécessité, ma confidence tardive lui faisant outrage,
serait trahie... dès-lors plus de remède... dirigeons
mieux l' artifice... bon ! En cas de malheur, je ne
fais qu' un saut d' ici à la rivière.

ACTE 3 SCENE 22

Pinto, Madame Dolmar.
Pinto fait signe au muet de se retirer.
Pinto.
Chère amie ! Chère et tendre amie !
Madame Dolmar.
Chère amie ! Eh ! Qui a fait évaporer sa colère ?
Pinto.
Millions de fois à vos pieds, le pauvre Pinto,
confus, humilié, au désespoir.

p111

Madame Dolmar.
Me laisse morfondre seule, durant une mortelle
heure.
Pinto.
Obstacles sur obstacles m' ont arrêté... c' est vous,
c' est vous, chère belle, que j' implore, vous qui
m' allez sauver la vie.
Madame Dolmar.
Quel changement ! Dites-moi, Pinto, ce que vous
avez... ces gestes, cet oeil hagard... votre
pâleur...
Pinto.
M' aimez-vous ?
Madame Dolmar.
Non, vous êtes trop méchant.
Pinto.
Répondez net, m' aimez-vous ?
Madame Dolmar.

C' est m' interroger d' un ton à m' en guérir.
Pinto.
Si je vous suis cher, prouvez-le moi.
Madame Dolmar.
Bon !
Pinto.
Vous me résistez ?
Madame Dolmar.
Eh ! Mon dieu, non, car vous me faites peur.
Pinto.
Cédez à mes sollicitations... et passez, je vous prie, un seul instant pour la duchesse de Bragance.
Madame Dolmar.
Qu' est-ce qu' il dit ?

p112

Pinto.
Passez pour la duchesse de Bragance.
Madame Dolmar.
Moi, pour la duchesse ?
Pinto.
Oui, oui, oui ; apprenez mes craintes, ses fautes, le piége où elle est tombée, et l' expédient que je trouve. à l' heure que je parle elle est absente.
Madame Dolmar.
La nuit !
Pinto.
Sortie avec un homme, qui l' a entraînée, perdue. Folle tête ! Où est-elle à présent, que devient-elle ? Que fait-elle ?
Madame Dolmar follement.
elle ! ... bon ! Risible inquiétude ! Ah ! Ah ! Pinto... et ces grands airs si froids, si fiers... les voilà bien toutes...
Pinto.
Riez, riez ; la vice-reine qui l' a fait demander !
Madame Dolmar.
Bah ! Vrai ? ... la vice-reine... ah ! Ah ! Ah ! Rien n' y manque.
Pinto.
Morbleu, veuillez m' entendre, ou je...
Madame Dolmar.
La sage personne qui trotte mystérieusement dans l' ombre... et ces beaux sermons d' honneur, de vertu ! ...
Pinto.
Ayez pitié de moi, je...
Madame Dolmar.
Ah ! La Lucrèce !

Pinto en colère.
maudites femmes ! Est-ce donc un sujet de joie que la chute de vos pareilles ! La honte de l' une ne sera pourtant jamais la gloire de l' autre. Impitoyable rieuse, tirez-moi de la gêne où je suis.
Madame Dolmar.
Vous ! Et laquelle ?
Pinto.
Chargé par elle en son absence...
Madame Dolmar.
De quoi ?
Pinto.
De garder le logis...
joli emploi, vraiment ! Secrétaire de ses plaisirs...
Pinto.
Trève ! Trève ! Sauvez ma pauvre duchesse...
Madame Dolmar.
Que je serve aussi le mystère de ses amours !
Pinto.
J' en connais mille qui ne se font aucun scrupule...
pour leur compte ?
Pinto.
On va venir, soyez prête ; allez, allez vous disposer dans la chambre voisine.
Madame Dolmar.
Est-ce qu' on s' y tromperait ? Lui ressemblé-je ?
Pinto.
Soyez malade, affaiblie ; dites à celui qui viendra, que

p114

le saisissement causé par l' arrestation de l' amiral dom Lopez, chez vous...
Madame Dolmar.
Comment ? Contez-moi... l' amiral dom Lopez...
Pinto impatienté.
arrêté, arrêté ici tout à l' heure, qu' importe ! Allez, couchez-vous...
Madame Dolmar.
Que je me couche !
Pinto.
Oui, dans son lit.
Madame Dolmar.
Dans son lit !
Pinto.
Comme vous êtes, toute habillée. ôtez ces rubans, ces épingles.
Madame Dolmar.
Mais, Pinto, qu' est-ce que vous faites ?
Pinto.

La camariste. J' ai servi quelques femmes dans
l' occasion, je suis au fait ; surtout, surtout,
n' allez pas rire, il y va de ma vie ; répondez
bien et brièvement : des mots, je ne puis... je
souffre... mes excuses à la vice-reine... puis la
voix éteinte, les rideaux fermés, blottie sous
l' oreiller, plaignez, geignez, soupirez...
Madame Dolmar follement.
ah ! C' est charmant !

ACTE 3 SCENE 23

p115

Madame Dolmar, Pinto, Piétro.
Piétro.
Hem !
Pinto.
On vient ; vite, courez vite.
Madame Dolmar.
Mais...
Pinto.
Point de mais.
Madame Dolmar.
Si pourtant...
Pinto.
Point de si...
Madame Dolmar.
Il faut...
rien. Hâtez-vous, jetez-vous, ou je suis perdu.
à Piétro. toi, suis-la.

ACTE 3 SCENE 24

Pinto, Francisque.
Deux valets portent des flambeaux.
Pinto.
Ah ! C' est vous, monsieur ; quelle réponse ?

p116

Francisque.
Que si la duchesse est hors d' état de se transporter,
elle se rende demain diligemment chez la vice-reine ;
son altesse désire sa présence à l' interrogatoire
de l' amiral.

Pinto.
Je vais lui porter ce nouvel ordre.
Francisque.
Monsieur, je suis chargé de la voir moi-même, et
de lui parler seul.
Pinto.
Vous la trouverez au lit fort incommodée. *Piétro rentre.* conduisez dom Francisque chez Madame
De Bragance. à quoi bon ces deux flambeaux ? Pour
lui crever les yeux.

ACTE 3 SCENE 25

Pinto, Piétro.
Pinto.
Elle est dans le lit ? ... bon ! La lampe un peu
écartée ? ... bien. As-tu croisé les rideaux ? ...
très-bien. Ventrebleu ! S' il découvrait... je
frissonne... que disent-ils ! Oh ! La babillarde...
le voici ! Je respire.

ACTE 3 SCENE 26

Pinto, Piétro, Francisque.
Francisque.
Cette pauvre dame a la voix bien altérée.

p117

Pinto *déconcerté.*
elle est si faible !
Francisque.
Je vais rendre compte de son état à la vice-reine.
Pinto.
Dites à la vice-reine qu' elle aura de nos nouvelles
de bon matin.
Francisque.
Je le lui dirai.
Piétro le reconduit.

ACTE 3 SCENE 27

Pinto *seul.*
oui, de par les mille diables, elle en aura de nos
nouvelles... rassemblons nos gens et recordons-nous...
madame, on est parti. Venez, madame.

ACTE 3 SCENE 28

Pinto, Madame Dolmar.
Pinto.
Mon sauveur ! Ma libératrice ! Mille ans de constance
ne m' acquitteraient pas...
Madame Dolmar *riant et contrefaisant la malade.*
ah ! Ah ! Ah ! ... je n' en puis plus... une migraine
affreuse... mes nerfs... ah ! Ah !

p118

Pinto.
à merveille ! à merveille !
Madame Dolmar.
Et tandis que je souffrais pour elle, moi, votre
précieuse dame souffre...
Pinto.
Ce que je voudrais obtenir de celle qui l' imitait.
Madame Dolmar.
Que je sorte enfin d' ici, et que je vous échappe,
car je ne sais où vous pourriez me conduire.
Pinto *avec un respect empressé.*
chez vous, madame, chez vous. Prenez mon bras et
sortons.

ACTE 4 SCENE 1ERE

p119

Le théâtre représente l' appartement de Pinto, à
Lisbonne.
Alvare *seul.*
que me veut Almada ? ... à quel sujet cet entretien
qu' il me demande chez Pinto ? " qu' Alvare me parle,
a-t-il dit aux gens de la porte, sitôt qu' il reviendra
se coucher. " est-ce que je me couche moi ? Les
plaisirs m' accablent d' affaires. Ouf ! Reposons-nous.
Un jeu d' enfer... me voilà réduit à ma dernière
piastre... oh ! Les escrocs, avec leur mine hâve...
c' était un pillage. Quel métier, que le jeu ! Un
vol dont on n' obtient justice qu' en se la faisant
soi-même.

ACTE 4 SCENE 2

Almada, Alvare.

Almada.
Tu n' es point rentré cette nuit, Alvare ?

p120

Alvare.
Non. Que ne m' as-tu indiqué ce rendez-vous chez
toi ?
Almada.
Il me fallait parler aussi à Pinto ; et comme vous
logez tous deux dans cet hôtel...
Alvare.
Que me voulais-tu ?
Almada.
Te prouver mon amitié en réclamant une preuve de la
tienne. Si je te cachais la circonstance difficile
où je me trouve, tu ne me le pardonnerais de la vie.
Alvare.
N' en doute pas ; les vrais amis ne sont jaloux que
de la confiance. Tout doit être commun entre eux,
les plaisirs, les peines et les périls.
Almada.
Les périls, dis-tu ?
Alvare.
Et que sera l' attachement d' un homme arrêté par la
crainte, qui, s' il le faut, ne se jettera pas tout
vif à travers mille morts ?
Almada.
Un tel homme n' appartient qu' à l' amour de vivre ;
il abandonne, sitôt qu' ils sont menacés, les amis,
la femme ou la maîtresse qu' il n' ose défendre ; et
ne combattant qu' entre la honte et la lâcheté, se
laisse enfin vaincre par la dernière. Point de
sentimens fidèles dans les coeurs lâches.
Alvare.
Compte à jamais sur les miens.

p121

Almada.
Es-tu prêt à me suivre dans une affaire sanglante
qui se vide ce matin ?
Alvare.
Une querelle ?
Almada.
Oui.
Alvare.
Et avec qui ?
Almada.

Je ne te puis nommer encore mon ennemi.
Alvare.
Pourquoi ?
C' est un homme méprisé, haï, détesté de tout
Lisbonne.
Alvare.
Quel est le sujet de votre dispute ?
Almada.
Un entretien sur le ministre espagnol ; je le trouve
injuste, cruel ; il le défend en partisan effréné :
je me courrouce, et bref il faut se battre.
Alvare.
C' est fort bien fait, mon ami ; la cause de ta
colère est légitime, et la même indignation me
transportait ce matin contre ces orgueilleux
castillans.
Almada.
Toi ?
Alvare.
Ma bile était allumée à tel point, qu' elle se
répandait en présence du duc de Bragance.

Almada.
J' aime à te voir agité de cette noble fureur pour
l' affranchissement de ton pays ; elle me convainc
que les sociétés frivoles où tu vis, n' ont pas
étouffé les germes de ta vertu, que le sceau
d' opprobre qu' imprime à tant de portugais, la
tyrannie de Philippe, n' a point flétri ton ame
encore pure ; en un mot, que tu sais être et
penser.
Alvare.
Si l' on me ressemblait, mais on n' a pas de nerf...
Almada.
Ce n' est pas la fermeté qui manque, les ressources
peut-être.
Alvare.
Bah ! L' audace en fournit et multiplie les expédiens.
Almada.
Les sages esprits sont convaincus que la seule
prudence...
Alvare.
Bah ! La prudence perd tout.
Almada.
Les espagnols ont des forces contre lesquelles
échoueraient nos téméraires attaques.
Alvare.
Ah ! Que jamais on ourdisse une grande conspiration,
je quitte les plaisirs, les maîtresses, le monde,
j' entre dans le complot et signale ce que je suis ;

mais on est si faible...
pas tant que tu le crois. Il reste encore des
coeurs révoltés contre l' injustice ; pleins de ces
vertus dont l' inquiète

p123

et mâle vigueur ne se soumet qu' au frein des lois,
et s' irrite sous la main des hommes.
Alvare.
Ces gens-là... qui sont-ils ? Si ce n' est toi et
moi.
Almada.
Et ceux qui ont formé le grand dessein de soulever
le Portugal contre ses oppresseurs, ne sont-ils
pas du nombre ?
Alvare.
Comment ?
Almada.
Il existe une conspiration secrète. Je le sais, et
tu n' es pas de ceux à qui j' en fasse un mystère.
Alvare.
Oh ! Que je brûlerais d' en être, si j' en connaissais
les auteurs ! ...
Almada.
Tu vois l' un des chefs.
Alvare *reculant.*
toi !
Almada.
Moi-même.
Alvare *effrayé.*
je t' en félicite... des conjurés de ton caractère...
ont lieu d' attendre...
Almada.
écoute, écoute, Alvare, et achève d' entrer dans
ma confidence.
Alvare.
Non, non, Almada, non. Tous mes voeux sont pour le

succès ; mais je suis si bouillant, si inconsidéré,
que je dois éviter un secret de cette importance.
Almada.
Au point où la chose en est, ton impétuosité n' est
pas à craindre. Tu es portugais, opprimé, brave,
que faut-il de plus pour te lier à notre cause ?
Notre force est dans le voeu public, notre armée
dans nos citoyens, notre espoir dans nos courages.
Alvare.
J' entends cela, j' entends ; mais si les grands de
l' état ne se déclarent pas pour vous ? ...
Almada.
Le duc de Bragance est notre chef.
Alvare.
Le duc de Bragance !
Almada.
Les choses ont été menées de longue main. On a tenu

les assemblées chez l' archevêque de Lisbonne. Dom
Louis, son neveu, le vieil et respectable Alméïda,
Mello, son frère, le grand chambellan, Mendoce,
Salseigne, le capitaine Fabricio, le secrétaire
Pinto à notre tête, et mille autres parmi lesquels
tu mérites enfin d' être nommé ; voilà nos défenseurs.
Tous brûlent d' une noble impatience, et des mères,
des femmes ont armé de leurs propres mains, leurs
enfans et leurs maris engagés dans notre querelle.
Cet ennemi, mon cher Alvare, ce méprisable ennemi
dont je te parlais, n' est autre que Vasconcellos
qui opprime, qui dévaste le Portugal ; c' est lui
dont les persécutions ardentes ont attisé notre
vengeance, et c' est sur lui qu' elle va tomber.

p125

Alvare.
Peste ! Cela me paraît savamment conduit... mais
je... mais j' appréhende que l' on ne résiste...
Almada.
On résistera, n' en doute point ; il faut s' attendre
à un choc terrible.
Alvare.
ô mon dieu ! Mon dieu ! N' allumez pas la guerre
civile... prenez garde d' achever la ruine de votre
pays, en voulant mettre fin à ses nombreuses
calamités.
Almada.
Nous vaincrons. D' ailleurs, nous ne pouvons plus
réfléchir ni reculer.
C' est donc sous peu de jours...
Almada.
Comment des jours ! ... tout à l' heure.
Alvare *à part.*
ô ciel !
Almada.
J' attends le capitaine et d' autres camarades, et
Pinto va donner le signal.
Alvare.
Le signal !
Almada.
Oui, de fondre dans la place, de saisir le palais,
d' assaillir Vasconcellos, et d' attaquer la
citadelle.
Alvare.
Oh ! Ce sera un carnage épouvantable, et j' enrage
que l' on n' ait pas mûri long-temps une si dangereuse
révolte.

p126

Almada.
Tu l' as dit toi-même : une lente sagesse vaut moins qu' une impétuosité réglée. Touche cette main et sois prêt à marcher.
Alvare.
Adieu.
Almada.
Où vas-tu ?
Alvare.
Chez moi... écrire un mot à ma famille... que sait-on de la destinée ? ... tu penses que l' action sera sanglante ?
Almada.
Chaude, mais décisive.
Alvare.
Tant mieux !

ACTE 4 SCENE 3

Almada *seul.*
bonne recrue ! Alvare méritait ma confidence. Tarder encore, c' était l' outrager par un doute infâme... il m' a paru tout de feu contre les castillans... hé ! Cette chaleur-là, ce me semble, s' est un peu refroidie aux aveux que je lui ai faits... plus je me rappelle... non, non, lui-même s' est jeté en avant... lui-même soupirait après notre délivrance... il invoquait à son aide l' audace et les complots... aurait-il voulu me pénétrer ? ... d' où vient que mille objections timides se sont présentées à lui contre l' exécution de nos desseins... hé ! Oui, j' ai lu sur son visage des marques

passagères de frayeur... il balbutiait, sa contenance embarrassée, son oeil attristé, sombre... il y a dans les troubles de l' esprit une liaison si étroite entre la plus légère altération des traits et la plus secrète de l' ame, qu' elle trompe rarement l' oeil qui l' examine... il a eu peur en dépit de sa valeureuse jactance... ô colère ! ... si j' imaginais qu' il me trahît... hé ! Le peut-il ? ... nous touchons à l' issue, un seul quart-d' heure écoulé... mon sang bouillonne... veillons, veillons sur lui... il achèterait son salut de notre perte... quoi ! ... qu' entends-je ? ... un bruit dans la cour... oui... un cheval... c' est un cheval... ah ! Le traître ! Courons.

ACTE 4 SCENE 4

Almada, le capitaine Fabricio, Mello,
Mendoce.
Mello *à Almada.*
où vas-tu ?
Almada *sortant.*
l' arrêter... le tuer... restez-là. à moi, si
j' appelle.

ACTE 4 SCENE 5

Le capitaine, Mello, Mendoce.
Le Capitaine.
Que diable a-t-il ? ... où court-il ? ... si ce
drôle-là nous a fait quelques bévues, je lui casse
la tête.

p128

Mello.
Arrêtez ! Arrêtez, capitaine ! Point de querelles,
il nous faut de la sagesse et du sang-froid.
Le Capitaine.
Du sang-froid ! ... moi, je n' ai point de sang-froid
quand je suis en colère.
Mendoce.
Son air hagard... sa fuite... attendez, je vous
dirai ce qu' il en est...
il sort.

ACTE 4 SCENE 6

Le capitaine, Mello.
Mello.
L' infernale chose qu' une conspiration ! Il est
cruel de passer une nuit entière entre la vie et
la mort.
Le Capitaine.
Eh ! C' est ainsi qu' on les passe toutes ; la mort
nous atteint à table, au lit comme au champ de
bataille ; si vite que nous puissions la fuir,
elle est toujours sur nos talons ; et lorsqu' on
l' affronte en face, on la fait souvent reculer.
De quoi, morbleu ! Vous tourmentez-vous ? Attendons
en paix l' heure d' en venir aux mains.

ACTE 4 SCENE 7

p129

Le capitaine, Mello, Mendoce.
Mendoce.
Rien, rien, une sotte confidence... il tient son homme et veut lui parler seul ici... entrons en attendant Pinto.
Le Capitaine.
Où nos armes sont-elles déposées ?
Mello.
Là-dedans ; venez les prendre.
Mendoce.
Les voici.

ACTE 4 SCENE 8

Almada, Alvare.
Almada *à Mendoce.*
laisse-nous, Mendoce, laisse-nous un moment.
Alvare *pâle.*
quel courroux vous transporte, Almada ?
Almada *furieux.*
monsieur ! ... monsieur ! ...
Alvare.
Eh bien !

p130

Almada.
Où alliez-vous ? ... pourquoi ces apprêts ?
Alvare.
Pourquoi ? ... pourquoi ? ... mais...
Almada.
Pour nous échapper sans doute.
Eh ! Non, pour vous suivre.
Almada.
Ce cheval déjà tout scellé... pourquoi ?
Alvare.
Ce cheval ?
Almada.
Oui.
Pour courir dans tous les quartiers de la ville et soulever les citoyens.
Almada.
Pour aller nous trahir, nous vendre ?
Alvare.

Moi !
Almada.
Je te tiens, je te veille, je m' attache à toi comme ton ombre ; ne crois pas nous dénoncer.
Alvare.
Ce ton impérieux m' étonne, à la fin ! Suis-je un esclave dont vous deviez enchaîner les pas ?
Almada.
Essaie, essaie de nous fuir, je te poignarde.

Alvare *épouvanté.*
ai-je affaire à des assassins ? ... m' enfermerez-vous ?
M' égorgerez-vous ici ?
Almada.
Ah ! Traître ! Penses-tu que ta liberté, tes jours
me soient plus sacrés que l' affranchissement de ma
patrie, que le sang de mes généreux compagnons,
que les sermens inviolables qui nous lient ? Non !
Non ! Quand tu as pénétré nos mystères, tu as renoncé
à toi-même : des noeuds de fer t' ont garrotté, nos
périls seront les tiens, nous te précipiterons avec
nous, ou tu prendras part à notre gloire, si tu sais
enfin t' en rendre digne. Tu sortais, où allais-tu ?
Chez les suppôts de Philippe ? Eh ! Traître, tu
n' obtiendrais pas même notre vie pour prix de ta
délation. Meurs, meurs plutôt cent fois, et n' immole
pas d' un seul mot tous ces hommes de tête et de coeur
employés à notre délivrance.
Alvare.
Qui vous dit que ce fût mon dessein ?
Almada.
La fuite que vous méditiez.
Alvare.
Point du tout, monsieur, point du tout. Je vous
déclare hardiment que, sous nul aspect, votre
conspiration ne me paraît sage, que vos espérances
me semblent dénuées de fondement, vos mesures hors
de toute raison, et que je ne veux prendre aucune
part à une folie qui vous mène droit à la mort.
Almada.
Vous ne me quitterez pas.

Alvare.
Encore une fois, suis-je votre prisonnier ? ... de
quel droit ? ...
Almada.
Celui du courage sur la pusillanimité.
Alvare.
Quoi ! M' oser dire en face ? ... vous me ferez raison,
ou je ne vois plus en vous...
Almada.
Achevez.
Alvare.
N' en venons point, s' il vous plaît, aux injures.
Nous avons chacun fait nos preuves...
Almada.
Achevez, monsieur, exhalez vos outrages. En ce
moment, ni mon épée, ni ma vie ne sont à moi ? Permis
de se battre à ceux que nul autre devoir ne réclame :

une grande dette envers la gloire tient quitte d' un petit point d' honneur.
Alvare.
Vous refusez de vous battre ?
Almada.
Assurément.
Alvare.
Suffit, monsieur : n' oubliez pas que je vous l' ai proposé.
Almada.
Demain je suis à vous ; aujourd' hui soyez à moi. Souffrez que je vous présente à nos amis, et bonne contenance. Capitaine Fabricio ! Mello ! Mendoce !

ACTE 4 SCENE 9

p133

Almada, Alvare, Mello, Mendoce,
le capitaine.
Almada.
Voici un loyal portugais qui veut être des nôtres. Il me suivra partout, et nous ne le perdrons pas de vue.
Mello.
Vous devez, monsieur, être enflammé d' admiration pour une si glorieuse tentative.
Alvare.
Enchanté, messieurs, enchanté.
Mendoce.
Almada vous a instruit des mouvemens secrets du peuple.
Alvare.
Oui, messieurs, il m' a informé de tout.
Le Capitaine *portant deux bouteilles et quelques verres sur la table.*
buvons un coup ensemble, mon camarade ; c' est peut-être le dernier.
Alvare.
Pourquoi donc ?
Le Capitaine.
Si un coup de feu nous couche à terre, bonsoir.
Mendoce.
N' est-ce pas une joie de prendre ces chiens de castillans... là... au saut du lit ?

p134

Alvare.
C' est fort gai en effet, mais fort incertain.
Le Capitaine.
Quelle incertitude trouvez-vous là, ventrebleu !
Nous marchons, et tout ce qui résiste, à bas ! Je
vous trouve plaisant avec votre incertitude.
Alvare.
Vous m' entendez mal... je sais qu' on est sûr de
tout.
Le Capitaine.
On n' est sûr de rien, au contraire. Qui diable
prévoit l' issue... mes amis, un coup à notre gloire
future !
Mendoce.
Quels hommes nous serons ! ... ah ! Dans les temps
d' Athènes et de Rome ! ...
Mello.
Quelles richesses nous attendent !
Mendoce.
C' est vous, Mello, qui avez adroitement su
distribuer l' argent nécessaire à multiplier nos
partisans.
Mello.
C' est vous, Mendoce, qui, par vos harangues
éloquentes, avez su les embraser.
Almada.
C' est vous, capitaine, qui nous conduirez.
Le Capitaine.
Honneur à tous !
Almada *prenant un verre.*
mort aux castillans !
Tous *buvant.*
vivent les portugais !

ACTE 4 SCENE 10

p135

Almada, Alvare, Mello, Mendoce,
le capitaine, Santonello.
Mendoce.
Santonello ! Quelle nouvelle ?
Santonello.
Nous sommes découverts.
Tous.
Découverts !
Santonello.
Le secrétaire Vasconcellos, informé sans doute que

sa maison devait être investie, est passé de l' autre
côté du fleuve.
Tous.
Lui !
Alvare *à part.*
où suis-je, malheureux !
Mello.
Un de ses espions l' aura prévenu du coup.
Mendoce.
Il se sera rendu au château d' Almada pour arrêter
le duc et sa famille.
Le Capitaine.
Pour rassembler les troupes cantonnées dans les
bourgs voisins et leur donner ordre de marcher.
Almada.
Et Pinto ! Que fait Pinto ?

p136

Santonello.
Il s' intrigue, il court, il place des gardiens sur
le port, il va venir. Je n' en sais pas davantage ;
et si tous les anges ne viennent pas à notre aide...
Almada.
Depuis quand Vasconcellos est-il parti ?
Santonello.
Dans la nuit.
Almada *avec abattement.*
dans la nuit !
Mello *avec abattement.*
dans la nuit !
Mendoce *avec abattement.*
dans la nuit !
Le Capitaine.
Vous pouvez, mon révérend, donner l' absolution à
moi, à toute la société et à vous-même.
Mello.
Mes amis, j' ai de l' or ; esquivons-nous,
embarquons-nous, et tâchons de passer en Afrique.
Almada.
Je ne sortirai pas de Lisbonne ; et avant de laisser
nos adversaires maîtres de mon sort, ici même je
me perce le coeur.
Le Capitaine.
Moi, je soutiendrai le siége contre tous les sergens
et tous les recors de la ville.
Santonello.
Santissimo dio !

p137

Mendoce.
à quoi bon ces jérémiades fanatiques !
Santonello *en fureur.*
misérable athée ! Ce sont vos blasphêmes qui
attirent sur nous la colère divine.
Mello *en fureur.*
ce sont vos violences, Mendoce, qui de nos amis
irrités auront fait des dénonciateurs.
Mendoce *en fureur.*
c' est votre avarice, Mello, qui vous a fait épargner
à votre profit les sommes que vous deviez répandre.
Alvare *en fureur.*
c' est vous, Almada, qui m' avez jeté dans le
gouffre...
Le Capitaine *en fureur se levant.*
allez-vous vous assassiner ? Et faut-il que je vous
mette en paix ?

ACTE 4 SCENE 11

Almada, Alvare, Mello, Mendoce, le
capitaine, Pinto, Santonello.
Pinto *froidement.*
quel bruit ! ... qu' est-ce ? ... qui vous rend si
furieux, si pâles ?
Mendoce.
Vasconcellos est averti de tout.
Pinto *froidement.*
de rien.

p138

Santonello.
Il est sorti de Lisbonne.
Pinto.
Et revenu.
Almada.
Santonello est accouru nous dire...
Pinto.
Fausse alarme.
Le Capitaine.
Quoi ! Fieffé menteur !
Pinto.
Il a dit vrai. Vasconcellos était allé à une fête
sur l' autre bord du Tage. J' ai couru, guetté, suivi,
ou fait suivre ses démarches... maintenant, au son
du haut-bois, il rentre dans sa maison où nous
allons le prendre. Tout est dans un profond calme,
tout dort dans le palais, l' occasion est sûre et

favorable... eh bien ! ... eh bien ! Remettez-vous.
Qu' y a-t-il, mes chers compagnons ? Je veille, et
vous craignez ? Pourquoi ces débats, ces angoisses
où je vous trouve ? Si vous reculez devant
l' apparence du danger, comment l' affronterez-vous
lui-même ? Capitaine, courez jeter un coup-d' oeil
sur les points d' attaque, et voyez si nos fidèles
sont à leur poste.
Le capitaine sort.

ACTE 4 SCENE 12

p139

Almada, Alvare, Mello, Mendoce, Pinto,
Santonello.
Pinto.
Non, mes amis, le soleil ne se lèvera pas sans
éclairer vos succès. Nous touchons au moment
d' exécuter, toujours moins redoutable que ceux qui
le précèdent. Le soupçon pouvait suivre nos traces.
Un ami faible ou perfide pouvait nous livrer ; un
coup imprévu, un changement d' ordre, de lieu, de
temps, déconcerter nos trames et les mettre au jour.
Cependant mille fautes, mille accidens ont été
réparés, mille obstacles franchis ; nos fronts ont
su cacher leur trouble, et nos ames leurs agitations.
Entre tant d' hommes de rang, de fortune, de passions
et d' intérêts divers, pas une indiscrétion, pas un
traître. Des femmes ont enseveli nos secrets dans
leur sein. Nous sommes unis, courageux, forts, et
le salut de la vie est le gage qui attache les
moins zélés à notre victoire. Quoi ! Protégés
manifestement par une providence, secourus dans
nos efforts, laisserons-nous échapper le triomphe ? ...
on est prêt, les ordres sont donnés. Nos défenseurs,
séparés en quatre bandes, investiront quatre
différens passages, et fermeront toute communication
entre les espagnols appelés à se secourir. Michel
Alméida enfoncera la garde allemande à l' entrée de
la place ; Estevant, à la tête des siens, chargera
la compagnie espagnole, montant la

p140

garde au fort du château. Teillo De Ménézès, le
grand chambellan, Antoine De Salsaigne, nous,

et le capitaine à notre tête, nous nous emparerons
du palais de la vice-reine et de sa personne, et
de l' infâme Vasconcellos, noir machinateur, altéré
d' or, sourd à la pitié, froid aux noeuds du sang,
qu' une laborieuse habileté guide dans le crime, qui
aiguise ses armes cachées dans la retraite, et nous
vend à sa cour comme des troupeaux ; vivant du prix
de nos têtes et se revêtant de nos dépouilles.
Soyons pour lui ce qu' il fut pour nous, inflexibles.
à sept heures et demie sonnant, un coup de pistolet
par cette fenêtre sera le signal. Soudain
joignons-nous, tombons, fondons sur nos ennemis ;
que nous faut-il pour les abattre ? Du coeur, du
fer, du plomb. Exterminons-les ! Surtout ne vous
laissez étonner ni du tumulte de la ville, ni des
cris de femmes, d' enfans, ni du trouble des bourgeois
fuyant, hurlant, fermant leurs boutiques, leurs
maisons ; ne vous effrayez pas même d' une opiniâtre
résistance, et quand vous verrez, là se ruer la
cavalerie, là de triples rangs de soldats, ici le
canon au débouché des rues ; marchez ferme,
jetez-vous, précipitez-vous à travers cette pluie
de balles, de mitraille et de feu, vain orage qui
ne gronde pas long-temps sur les braves qui le
défient.
Almada.
Compte sur nous, Pinto.
Tous.
Oui, oui, Pinto.

ACTE 4 SCENE 13

p141

Almada, Alvare, Mello, Mendoce, Pinto,
Santonello, le capitaine Fabricio.
Le Capitaine.
Ils n' attendent que nous ; les uns se promenant
autour du château ; les autres venus en litière
pour cacher leurs mousquets ; d' autres se tenant
sous les allées des maisons voisines, leurs armes
sous le manteau ; un grand nombre de nouveaux
libérateurs attirés d' abord par le prétexte de
duels et de querelles particulières, embrassant
la cause commune...
Pinto.
Et vis-à-vis la caserne des castillans ?
Le Capitaine.
Ils y sont tous ; attentifs, en silence, l' oeil

attaché sur l' horloge de la place.
Pinto *leur montrant sa montre.*
elle va sonner. Vous commanderez, capitaine. Nous nous battrons, nous. Toi, Mendoce, à cheval ; dans tous les quartiers des cris de délivrance. Vous, le rosaire en main. On ne divise et l' on ne rallie les hommes que par de vains mots et de vains signes. *à Mello.* ouvre la fenêtre. Prenez vos armes. Il n' y a plus qu' une minute.
Mendoce.
Une minute.
Ils vont s' armer.

ACTE 4 SCENE 14

p142

Pinto *seul.*
et cette minute sera mortelle à la tyrannie d' un siècle ! La tyrannie... malheureux ! Si tu en fondais une nouvelle... eh ! D' autres mains la briseront ! Ainsi va le monde.

ACTE 4 SCENE 15

Almada, Alvare, Mello, Mendoce, Pinto, Santonello, le capitaine Fabricio.
Almada *armant Alvare.*
tiens, Alvare, tu m' en remercieras.
Alvare.
Je le souhaite.
Pinto *à lui-même.*
ou l' état de l' empire, ou nos ames passeront bientôt dans un nouvel ordre de choses.
Il sourit.
Mello.
Qu' as-tu donc ?
Pinto *brusquement.*
laisse-moi. *l' horloge de la place sonne.* voici l' heure ! *il tire un coup de pistolet.* partons, et guerre à mort ! Il n' y a que les lâches qui plient ; les braves sont tués ou vainqueurs.
Ils sortent.

ACTE 5 SCENE 1ERE

p143

La décoration est la même qu' au second acte.
La vice-reine, Madame Dolmar, l' archevêque
de Bragues. Hommes et femmes de leur
suite.
La Vice-Reine.
Laissez-nous, je vous rends grâce de votre zèle...
ah ! Je suis toute saisie... ces cris que j' ai
entendus...
Madame Dolmar.
Ils m' ont réveillée en sursaut, madame. Je me suis
promptement habillée, accourant chez vous où j' ai
cru voir que le tumulte se dirigeait... on se battait,
on se fusillait ; j' ai traversé tout le train. Oh !
Je suis brave, moi, et curieuse.
La Vice-Reine.
Comment ! On se bat près du château ?
Madame Dolmar.
Devant le fort.

p144

L' Archevêque.
Madame, c' est une émeute, une petite émeute qui se
terminera entre vos gardes et la populace. Il n' y
avait point de quoi troubler votre sommeil...
La Vice-Reine.
Je veux aller voir par les fenêtres de l' autre
appartement...
L' Archevêque.
Demeurez, madame, demeurez dans celui-ci, d' où
vous ne pouvez rien entendre.
La Vice-Reine *à un officier des gardes.*
donnez les ordres nécessaires en cas d' attaque
nouvelle devant le château. *à Madame Dolmar.*
allez, madame, écrivez à Vasconcellos de se rendre
ici à l' instant.
Madame Dolmar.
J' y vais. Voici l' amiral qui va tout vous conter.

ACTE 5 SCENE 2

La vice-reine, l' archevêque de Bragues,
l' amiral.
La Vice-Reine.
Ah ! Monsieur l' amiral, je vous attendais
impatiemment. Des troubles éclatent au nom du duc
de Bragance, et je vous somme de m' apprendre le

sujet de votre présence chez sa femme.

p145

L' Amiral.
Le ton sévère de votre altesse me prouve la durée de ses soupçons.
La Vice-Reine.
Vous étiez chez elle cette nuit ?
L' Amiral.
L' heure que j' avais choisie m' excuse assez ; l' intérêt qui m' y conduisait n' est pas tel, que j' osasse vous en parler en des momens si funestes.
La Vice-Reine.
Vous aviez reçu l' ordre du roi d' arrêter le duc.
L' Amiral.
J' aurais obéis ce matin, si je n' avais été arrêté moi-même. Ni le devoir, ni l' honneur ne me permettent d' en garder le ressentiment. Mon zèle à vous défendre sera ma justification.
La vice-Reine.
Savez-vous quelques détails de la rébellion, monsieur ?
L' Amiral.
De très-alarmans. La ville entière est soulevée. La haine pour le roi d' Espagne est le prétexte, et l' on entend crier partout le nom du duc de Bragance.
L' Archevêque.
Quelques misérables las de vivre, ou payés pour se mutiner.
L' Amiral.
C' est une révolte ouverte, et l' on a déjà fait une attaque au fort du château.
La Vice-Reine.
ô ciel !

p146

N' alarmez donc pas son altesse, ne l' alarmez pas. Il faut envoyer là, pour balayer ces factieux, le premier corrégidor, un fouet à la main.
L' Amiral.
Je doute qu' un si grand trouble s' apaise ainsi. Le duc lui-même est entré dans la ville dès le point du jour ; il combat à la tête des siens, et sa troupe, enhardie par ses discours et son exemple, a déjà mis en fuite la garde allemande.
La Vice-Reine.
La garde allemande !
L' Archevêque.
Impossible ! Impossible ! Vous êtes mal instruit.
L' Amiral.
Cette révolte pourra devenir une révolution, si l' on n' en prévient les suites. Il me semble que

ce sera chaud.
L' Archevêque.
Non, ce n' est que le peuple.
L' Amiral.
C' est pour cela même.
La vice-Reine.
Déjà vous refusiez de croire aux brigues de dom Juan, en voici d' évidentes preuves.
L' Archevêque.
Eh bien ! J' ai eu tort... c' est un rebelle, on le punira.
La Vice-Reine.
Que devient Vasconcellos ? ... ô grand dieu ! Quel conseil suivrai-je ? Quel parti prendre ?

p147

L' Archevêque.
Tant que nous n' aurons pas vu le secrétaire, soyons en repos ; s' il avait eu quelque sérieuse alarme, il nous eût fait avertir. Subtil, actif comme il l' est... nous avons parlé cent fois de ce duc de Bragance... pauvre tête, étranger aux théories politiques... à l' équilibre des pouvoirs... peste... Vasconcellos a là-dessus des idées... comme il dit fort bien, on a les yeux fixés... une bonne garnison dans la citadelle, l' argent, les hommes, l' autorité du roi... on les pulvériserait... il n' y a pas un mot à répondre.
L' Amiral.
Si la confiance de madame croit pouvoir réparer l' injustice de ses doutes, qu' elle me donne le commandement de ses gardes, et je marche.
La Vice-Reine.
Volontiers, amiral ; le secrétaire d' état ne peut tarder, vous concerterez ensemble...
L' Archevêque.
Ils apaiseront tout. Je crains que ce bruit ne vous ait éveillée trop matin, et qu' il ne vous rende malade. ô madame ! Si vous alliez être malade ; restez en paix, je vous en conjure.

ACTE 5 SCENE 3

Les mêmes, Francisque.
Francisque.
Madame, calmez vos inquiétudes ; un avantage signalé

p148

sur les rebelles, rendra bientôt à la ville la paix
qu' ils ont troublée.
L' Amiral.
Expliquez-vous ?
Francisque.
Pendant la chaleur du combat, les allemands,
dispersés d' abord, se sont ralliés à la voix de
leurs braves officiers ; ils ont assailli et
environné le prince et ses défenseurs ; on a
suspendu le feu, les chefs se sont approchés, et
le duc sera contraint à se rendre.
La Vice-Reine.
Ah ! Monsieur, dois-je vous en croire ? Quel prix
ne mérite pas la nouvelle d' un aussi heureux succès !
L' Archevêque.
Eh bien ! Ne l' avais-je pas prévu ?
L' Amiral.
A-t-on fait quelques prisonniers dont les aveux
utiles ? ...
Francisque.
On a saisi les armes à la main, un homme distingué
par son opiniâtreté, à la tête des mutins. Si son
altesse veut qu' on l' interroge en sa présence, on
pourrait en tirer tel renseignement...
L' Archevêque.
C' est donner de l' importance à ces gens-là. Envoyez
aux officiers publics... n' abaissez pas votre
dignité jusqu' à...
La Vice-Reine.
Je veux au contraire le voir, le questionner,
remonter à la source du mal.
L' Amiral.
Oui, gardons-nous de rien négliger.

p149

La Vice-Reine.
Qu' on amène cet homme, je ne serai tranquille
qu' après l' avoir interrogé.
Francisque sort.

ACTE 5 SCENE 4

La vice-reine, l' archevêque de Bragues,
l' amiral, etc.
L' Amiral.
Nous connaîtrons par lui les agens secrets de dom

Juan, et les principaux auteurs de ce trouble.
La Vice-Reine.
L' espoir des récompenses ou les menaces lui feront tout révéler.
L' Amiral.
Le voici, je pense.

ACTE 5 SCENE 5

Les mêmes, Francisque, Piétro.
Francisque.
Approche ; tu parleras au moins devant madame ; on n' a pu lui arracher un mot.
L' Archevêque.
Quoi ! Scélérat...

p150

L' Amiral.
Quel est ton nom ? Qui t' a mis les armes à la main ? Il ne s' agit pas de se moquer et de hausser les épaules.
L' Archevêque.
Mais voyez son rire insolent ! ... je te ferai bien répondre, moi !

ACTE 5 SCENE 6

Les mêmes, Madame Dolmar.
Madame Dolmar.
Ah ! Ah ! Le muet de Pinto !
La Vice-Reine.
Il est muet !
L' Archevêque.
Il était temps de me le dire.

ACTE 5 SCENE 7

La vice-reine, l' archevêque, l' amiral, Madame Dolmar, Piétro.
La Vice-Reine.
Cet homme appartient à M Pinto... nul doute ; ce Pinto, l' ame damnée de dom Juan, aura machiné la sédition.

p151

Madame Dolmar.
M Pinto, machiner ! Lui qui faisait encore hier tranquillement de la musique avec moi.
L' Amiral.
Autorisez-moi, madame, à prendre d' utiles mesures ; une rigueur prompte atteint moins de coupables ; une sévérité lente accroît le besoin de punir.
L' Archevêque.
Faites juger cet homme, et s' il est coupable, qu' il soit châtié sans retard.
L' Amiral.
Oui. Rien ne tempère l' ardeur des mutins, comme un exemple.
La Vice-Reine.
Tenez, amiral, je vais signer les ordres. Rassemblez les soldats, et courez achever vous-même la défaite du prince.
L' Amiral.
Je voudrais qu' une occasion plus périlleuse mît à l' épreuve mon fidèle dévoement pour vous ; je vaincrais ou je périrais avec gloire.
L' Archevêque.
Mon dieu ! Rassurez-vous ; le calme va renaître. Que votre altesse ne se rende point malade.

ACTE 5 SCENE 8

p152

Madame Dolmar, Piétro.
Madame Dolmar.
Ce pauvre valet de Pinto ! ... s' il allait payer pour tous... mais comment le soustraire ? ... les portes sont gardées... mon ami, je ne puis te cacher... suis-moi... non... je dirai... quoi ? Qu' il s' est sauvé. J' obtiendrai son pardon... cette armoire pratiquée dans le mur... oui, cache-toi, cache-toi là pour le premier moment ; il sera facile ensuite... on vient.
Elle le cache dans l' armoire.

ACTE 5 SCENE 9

Madame Dolmar, Vasconcellos.
Vasconcellos.
Quoi ! Criez, hurlez ! Que me voulez-vous ! Me déchirer, me dévorer... ah ! Que vois-je !

Madame Dolmar.
Vous fais-je peur ?
Vasconcellos.
Ces furieux... j' ai cru les voir ; ils me suivent,
ils me cherchent, me menacent, moi, vous tous, la
vice-reine...
Madame Dolmar.
La vice-reine ! ô ciel ! Je cours l' avertir.

ACTE 5 SCENE 10

p153

Vasconcellos *seul.*
demeurez ! Arrêtez ! Quoi donc ? Elle me fuit...
ma fortune est tombée, plus d' amis... quel bruit
entends-je ? Où fuir... et ces papiers ? ... où les
cacher ? ... il y a de quoi te faire brûler vif...
d' où les as-tu sauvés ? De ta maison en feu... oh !
Les forcenés ! Tout a été brisé, jeté par les
fenêtres ; et toi-même sans la fuite... réjouis-toi ;
applaudis-toi. Tu as pillé, ruiné, proscrit ; on te
pille, on te ruine, on te proscrit. ô justice ! ...
le bruit redouble. On m' appelle. Vasconcellos ! ...
partout Vasconcellos. Ils viennent, ils approchent...
ces papiers... ces exécrables papiers... ah !
Mettons-les dans cette armoire...
il ouvre l' armoire, le muet l' y pousse et l' y
enferme à sa place.

ACTE 5 SCENE 11

L' archevêque, Almada, Mendoce, autres
conjurés.
L' Archevêque *rencontrant Piétro qui se sauve.*
saisissez cet homme ! Et répondez-m' en sur votre
tête.
Les Conjurés *entrant par une autre porte.*
vivent les portugais ?
L' Archevêque.
Pourquoi ces cris ? Que voulez-vous ?

p154

Almada.
Affranchir notre patrie, la soustraire au joug du

roi d' Espagne.
Mello.
La maison de Vasconcellos est en feu ; on le cherche.
Mendoce.
Nous avons ouvert les prisons d' état.
Almada.
Vos troupes castillanes sont battues.
L' Archevêque.
Mais, mais conçoit-on cette audace ? ... la
conçoit-on ?
Almada.
Si son altesse veut épargner le sang, qu' elle envoie
au gouverneur de la citadelle l' ordre de la reddition.
L' Archevêque.
Elle ne le fera point. Votre proposition est odieuse.
Si vous avez compté sur la faiblesse de son sexe
pour la rendre votre complice, renoncez à vos
espérances.
Almada, Mello, Mendoce, *ensemble.*
monsieur ! ...
L' Archevêque.
Arrêtez, audacieux ! ... la citadelle peut foudroyer
la ville. On ne cédera point à des factieux qui, ce
soir même, seront châtiés sévèrement. Encore une
fois, messieurs les brigands...
Almada.
Imprudent ! Taisez-vous. Apprenez que je n' ai qu' à
grand' peine obtenu votre grâce. Taisez-vous, si
vous aimez la vie.

p155

L' Archevêque *un peu effrayé.*
comment ? ...

ACTE 5 SCENE 12

les mêmes, la duchesse de Bragance.
Les soldats derrière les coulisses s' écrient :
vivent les portugais !
L' Archevêque.
Quel nouveau bruit ? Vous ici, madame ?
La Duchesse.
Le tumulte est partout ; ce palais entouré de
soldats... j' ai tremblé ; j' ai frémi pour les jours
de la vice-reine. Où est-elle ? Je veux lui parler.
L' Archevêque.
La fortune l' a donc trahie ! ... tandis que l' on nous
annonçait la capitulation de votre époux...
La Duchesse.

Lui ! Capituler ? Il a su vaincre et s' ouvrir un
chemin. Déjà les preuves de sa clémence ont suivi
celles de son courage. Cependant il n' est pas maître
des transports excités dans le peuple par sa
victoire. La multitude, les soldats qui cherchent
à saisir Vasconcellos, menacent hautement la
vice-reine. *l' archevêque fait un mouvement de
crainte.* calmez-vous. Je suis accourue pour
l' arracher à ses dangers. Messieurs, secondez-moi...
mon dessein ne fut jamais de profiter cruellement
des avantages de cette journée. J' eusse même respecté
la puissance espagnole, si les perfidies de
Vasconcellos ne m' avaient contrainte à

chercher des défenseurs pour ma famille. Mes périls
m' ont appris à courir au devant de ceux de votre
maîtresse. Je sens d' avance tout l' effroi qui doit
la troubler... que je puisse la voir, la sauver,
l' entraîner chez moi ; mon palais est le plus sûr
asile qui reste à celle qui fut jadis mon ennemie.
Elle trouvera dans moi une consolatrice, un appui,
des larmes pour la plaindre. Monseigneur, messieurs,
hâtons-nous ; conduisez-moi vers elle.
Les Portugais *derrière les coulisses.*
vivent les portugais !
L' Archevêque.
Allons tous, allons, madame ; ces cris m' épouvantent
pour elle. Si vous ne pouvez la sauver je serai
votre première victime.
Tous.
Voici le duc !

ACTE 5 SCENE 13

La duchesse, la vice-reine, l' archevêque,
Almada, Mello, Mendoce, le duc, Pinto,
et leur suite.
Le duc entre, tenant la vice-reine par la main et
au milieu des acclamations.
Le Duc.
Ah ! Madame, soyez sans crainte. Mes défenseurs ont
rougi d' avoir un moment oublié les respects dus à
votre rang. Ma voix a calmé leur furie ; vous êtes
en sûreté au milieu de nous. C' est aux soins de la
reine, à son coeur

que je recommande votre infortune. Dès votre premier
désir une nombreuse escorte vous reconduira avec
honneur en Espagne.
La Duchesse.
Comme vous tremblez... de grâce, reprenez courage...
nos promesses doivent-elles vous laisser dans l' ame
un reste de frayeur ? ...
La Vice-Reine.
Ah ! Quel exemple de générosité me donne une si
noble conduite ! Votre valeur qui m' a défendue...
Le Duc.
Braves portugais ! Qui de vous eût permis que l' on
souillât l' honneur de ce jour ! Des voix terribles
s' élevaient de toutes parts, une foule irritée
pressait les portes... madame eut l' aveugle témérité
de les ouvrir et de paraître... oh ! Sans mon autorité
déjà reconnue, sans mon secours... je m' élance
parmi ces furieux, je les écarte, et le ciel qui
nous favorise ne veut pas que ma gloire et votre
délivrance soient payées par un forfait.
Pinto.
Eh bien ! Sire, mon zèle a-t-il trompé le duc de
Bragance ? Il me reste deux demandes à faire à
votre majesté, celle de faire poursuivre Vasconcellos
qu' on a vu entrer dans ce palais ; ordonnez aussi qu' on
me rende mon fidèle Piétro, mon muet.
Madame Dolmar.
Oh ! C' est grâce à moi s' il vous est rendu... je
l' ai caché là.
Elle ouvre l' armoire. Vasconcellos sort tout armé ;
tout le monde recule avec effroi.

Tous.
C' est lui !
Le Capitaine.
Ah ! Ventrebleu !
Le capitaine s' élance sur Vasconcellos qui tire
ses pistolets, et se va jeter par la fenêtre.
Pinto.
Nous n' eussions pas fait mieux, et je me félicite
que les choses se soient passées sans violence.
La Duchesse.
Ah, Pinto ! Ah, messieurs ! Que ne vous doivent
point notre famille et l' état ? Sans votre généreuse
vaillance nous gémirions encore dans les fers de
Vasconcellos. Voyez couler les larmes de ma
reconnaissance. Ne redoutez rien de vos ennemis,
ils sont trop faibles contre vos vertus.
Madame Dolmar.

Quoi ! Pinto, vous m' avez oubliée dans tout ceci ?
Pinto.
Que diable ! On ne faisait pas la guerre aux femmes.
Le Duc.
Monsieur De Bragues, l' archevêque de Lisbonne vous invite à partager ses fonctions dans le ministère.
L' Archevêque.
Vous ne vous offenserez pas de mon refus. Le devoir m' attache au sort de la vice-reine... votre caractère vertueux m' est connu, et je suis tranquille.
Le Duc.
Vous aussi, Alvare, vous avez marché !
Alvare.
Ah ! Suis-je jamais le dernier, moi ?

p159

Le Duc.
Pinto, tu seras à jamais mon ministre le plus cher. Dites à l' amiral qu' il est libre d' aller annoncer à son roi que ce jour l' enrichit par la confiscation de mon duché et de tous mes biens. Almada, mes amis, je ferai en sorte d' acquitter ma grande dette envers vous. Félicitez vos frères d' armes ; leur courage que j' ai eu la gloire de guider, s' est emparé du fort qui menaçait Lisbonne et sa liberté.
Pinto.
Portugais ! Honneur aux guerriers qui nous défendent, aux écrivains qui nous éclairent, et que des lois sages, inaltérables, succèdent aux caprices irréguliers d' une autorité usurpatrice.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo